

Titre : Journal romain (1985–1986)

Éditeur : P.O.L.

Date de parution : 1987

I.S.B.N. : 2-86744-104-8

(Suite.)

Vendredi 1er novembre 1985, 8 heures et quart.

Première sortie délibérément achrienne, la nuit dernière : sans aucun résultat. R. et moi sommes allés d'abord jeter un coup d'œil à certain *Oscar Club*, recommandé par le *Spartacus*, et qui se trouvait pour nous facile d'accès en automobile. Une fois sur place, nous avons cru d'abord que l'adresse, 11 via della Principessa Clotilda, était erronée, comme souvent celles du *Spartacus* : austère immeuble bourgeois dans une rue calme, aucun signe ; sauf de plus près, voisin de la porte cochère, un interphone au nom du club en effet. C'était bien du mystère, et quelque prétention, qui tendaient à confirmer trop vivement les indications du guide, annonçant un endroit « élégant » et fermé : toujours, à nos yeux, un assez mauvais indice. De toute façon, ce n'était pas ce dont nous avons envie à ce moment-là. Nous avons décidé d'attendre du hasard, sur l'*Oscar Club*, quelques détails supplémentaires. Et nous sommes allés au monte Caprino.

Je me rappelle mon émerveillement à découvrir, à dix-huit ou dix-neuf ans, le jardin public suspendu, si tranquille, qu'on peut atteindre depuis le Campidoglio par de grands escaliers, à droite, puis en traversant une galerie vitrée. Il regarde le Palatin et domine tout le forum. Je ne me suis aperçu que bien plus tard qu'il dominait aussi les terrasses étagées et les rampes boisées qui sont, ou qui furent, le haut-lieu de la drague achrienne en plein air à Rome. Flatters parle de nuits anciennes où des centaines de garçons se livraient sur ces pentes aux plaisirs les mieux enlevés. Je n'ai, pour ma part, rien connu de pareil, bien que je croie me souvenir de petites orgies sous la lune en ces parages, modestes mais assez gaies. Je me souviens aussi d'une ou deux veilles presque solitaires près de ces parapets, il y a quatre ans, lors d'une visite à Rome quand j'habitais Florence. Il est vrai que c'était en décembre. Le soir, hier, n'était que le dernier d'octobre, il ne faisait pas trop froid. Néanmoins, très peu de monde. J'ai réussi à m'acoquiner, très superficiellement, avec une sorte de jeune Flaubert italien, à l'épaisse et blonde moustache de phoque, puis avec deux Allemands très bruns, que j'avais pris d'abord pour des indigènes, et vice versa, ce qui rendait nos échanges en italien passablement ioniques. Nos échanges manuels ne nous ont pas menés très loin non plus. Nous formions un de ces triangles infernaux dont chaque sommet ne désire de rapports qu'avec un seul des deux autres. Encore aucun de ces désirs n'était-il bien fort, et tout cela s'est dilué assez vite, mais plutôt gentiment, dans la nuit antique et calme. R. était tombé, lui, sur un barbu bavard, ou qu'il a su faire parler. À en croire ce Romain, le monte Caprino avait été successivement victime de la drogue, de la criminalité, et maintenant, bien sûr, de la crainte du Sida. Ses beaux jours, ou ses belles nuits, étaient loin. Nous pouvions bien le constater par nous-mêmes. Mais il y aurait, paraît-il, du monde dans les boîtes. Le barbu se dirigeait pour sa part vers un certain *Hangar*. R. a préféré rentrer se coucher, et moi faire une visite à l'*Angelo Azzuro*.

Je n'en ai fait, dans le passé, qu'une autre, et de celle-là je m'étais très bien trouvé, parce que j'avais rencontré là-bas un jeune architecte grec, depuis longtemps retourné dans son pays,

sans doute, maintenant, et qui m'avait donné de vives satisfactions. Mais hier soir, pas de Grec. C'était assez pour me faire souvenir que l'endroit, par lui-même, n'est pas du tout ce que je peux aimer : cher, prétentieux, vulgaire en ses prétentions et plus organisé pour la parade que pour provoquer des rencontres. D'ailleurs, il n'y avait, là non plus, que très peu de monde. C'était pourtant une veille de fête. Est-ce que les Romains quittent Rome en masse pour la Toussaint ? Est-ce que des scrupules religieux ou familiaux les dissuadent de sortir à ce moment-là ? Est-ce que l'*Angelo Azzuro* est démodé ? Ou bien si la peur du Sida est en train de détruire, ici, toute vie sociale et sexuelle achrienne constituée ? Je n'en serais qu'à moitié étonné. On croit volontiers, dans ces régions, tout ce que raconte la presse à sensation, les rumeurs vont vite, la crainte se répand facilement, comme si l'on y trouvait une certaine volupté et surtout l'on a un goût marqué pour les positions très tranchées : « Moi je n'aime pas le baroque, c'est un style complètement superficiel ! », mais aussi : « Ah non, moi, depuis toutes ces histoires, le sexe, la drague, tout ça, complètement fini ! » Riccardo, qui est médecin, bien qu'il ne pratique son art que dans un bureau de ministère, n'avait jamais entendu parler de « sexe sans risque », ou « à moindre risque », s'il faut traduire plutôt, comme la prudence le recommande, « *safer* » que « *safe* ». Mais nous n'avons pas eu l'occasion, lui et moi, d'en arriver à la mise en application pratique de ces détails. Il me semble pourtant qu'on peut encore faire pas mal de choses, et plutôt distrayantes, sans courir, semble-t-il, de trop graves dangers. Le jeune Flaubert du monte Caprino était aussi, si j'ai bien observé, de cette opinion-là : enlacements, frottements, baisers dans le cou, les chemises se défont, les braguettes, les lèvres et la langue s'attardent sur les torsos, on échange d'obligeants branlages, on se serre à nouveau l'un contre l'autre. Mais lui c'étaient les promeneurs, pourtant bien rares et plutôt complices, qui l'embêtaient. Il ne voulait être vu de personne. J'ai profité de la troisième de nos pauses, suscitée par un fâcheux pas fâcheux, pour rester à distance. Flaubert, après tout, n'est pas mon idéal physique.

À presque deux heures du matin, je suis retourné sur la colline aux chèvres. Elle n'était pas beaucoup plus fréquentée qu'à minuit. Mais il y a toujours une ombre lointaine pour vous retenir quand vous allez partir, et l'on remonte encore une fois les escaliers, d'une terrasse l'autre, sous les lampadaires et les feuillages. C'est à la longue fatigant. Ces versants du Capitole, heureusement, sont très beaux. On y est de niveau avec les arches du théâtre de Marcellus, avec de plus ou moins lointains campaniles romains, ou avec la façade de la Consolation, qu'on voit seule éclairée, parfois, au bout d'une allée sombre. Ce sont aussi quelques maisons sans âge, très étroites, très hautes, dressées seules, et qui paraissent plus désertées encore que le gros palais sans lumière où se terre le comité d'entraide des vigiles et des ex-vigiles du Feu, au beau milieu des champs d'errance.

*

Jean-Marie Drot nous a reçus mercredi en fin de matinée, Goux, La Genardière et moi. Il voulait nous parler de sa fameuse revue, et l'a fait d'abondance. Il nous a invités à lui présenter toutes les idées qui nous viendraient à ce propos, mais il nous a aussi demandé notre aide pour ce qui ne serait jamais, de quelle façon qu'il l'enrobe, qu'un travail de secrétariat de rédaction : revoir certains textes, relire des traductions, mettre en forme des entretiens enregistrés. Nous n'avons guère de temps, ni les uns ni les autres, et il y va, aussi, après tout, de la dignité des lettres. Nous avons opposé, à ses requêtes, non sans quelque succès, une résistance polie. Il

n'y a pas eu d'éclats. Il s'est d'ailleurs défendu à plusieurs reprises de vouloir exiger de nous une « réciprocité » formelle qui est pourtant, il ne nous l'a pas caché, ce qu'au ministère on voudrait instituer. À suivre les plans de Claude Mollard et peut-être de Jack Lang, la Villa deviendrait une sorte de chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, et les pensionnaires y seraient tenus à des travaux précis, pas nécessairement personnels. La « réciprocité », comme disent ces messieurs, serait formellement mentionnée dans les textes, inscrite en droit. Lui, Drot, n'est pas favorable à de telles mesures. Il nous l'a répété : il ne souhaite pas faire intervenir entre nous d'huissiers et de notaires. Il souhaite de notre part une réciprocité « volontaire ». Mais il s'agit toujours de la même chose, qui me semble aberrante. On veut bien dépenser de l'argent en faveur de tel ou tel artiste, mais on désire que ces sommes soient immédiatement rentables. Il n'est plus question, comme dans les meilleures traditions du mécénat public ou privé, de permettre à des peintres, des musiciens ou des écrivains choisis de travailler à peu près tranquillement, comme ils l'entendent, pendant un certain temps, dans l'espoir, pas toujours récompensé, certes, que ce sera pour le plus grand bien de l'art et du pays ; mais d'une sorte de donnant-donnant d'épicier. On n'a pas l'intention, on nous l'assure, d'intervenir dans nos travaux ; mais eux ne sont pas pris en compte dans la fameuse « réciprocité », qu'on nous demande avec tant d'insistance d'observer ; tandis que le seraient pleinement divers charcutages auxquels nous nous livrerions sur de malheureux textes étrangers qui ne nous ont rien fait. Voilà ce qui serait nous montrer dignes des bontés qu'on a pour nous.

L'homme, Drot, au premier abord, n'est pas antipathique. S. le fait remarquer très justement, « c'est un journaliste, ce n'est pas un artiste ». À en juger par les tableaux de son salon, à en juger surtout par la vilaine exposition qu'il a organisée autour de Pasolini, il n'a pas grand sens esthétique. Mais de sa carrière de journaliste, ou plus précisément d'homme de télévision, il a retiré plus que sa part de déceptions et d'amertume. Il avait espéré, si la rumeur dit vrai, la direction de la seconde chaîne ; la villa Médicis ne serait qu'un lot de consolation. Il n'y est pas forcément très à sa place. Les regrets qui l'habitent, cependant, ne sont pas personnels au premier chef. Ils portent surtout sur la « télévision de création », qu'il a souhaitée non sans raison, et qu'il voit morte et enterrée. De cette désillusion, tout ce qu'il dit et tout ce qu'il écrit porte la marque. « L'audio-visuel » est son obsession. Le XXI^e siècle lui appartiendra, il l'affirme tous les tons. Il pourrait bien être dans le vrai. Mais je reste, pour ma part, attaché à de tout autres valeurs, probablement archaïques, comme sont désuètes, sans doute, mes idées sur ce que devrait être la villa Médicis.

Samedi 2 novembre 1985, 2 heures et demie.

Il faudrait sans doute moins écrire. Il faudrait tout écrire. Samedi dernier, 26 octobre, le soir de notre arrivée à Rome, R. et moi errions à travers la ville basse, à l'heure du dîner, à la recherche d'un restaurant modeste qui acceptât la carte Visa de R., car nous n'avions pas un sou d'argent liquide. Et, place des Fleurs, je tombe en arrêt devant un jeune Américain, brun, moustachu aux yeux bleu vert, qui dînait seul à la terrasse d'un petit restaurant. Nos regards se sont croisés une ou deux fois mais il s'est abîmé dans son livre. À part *El Doncel* de Sigüenza, en Castille, qui continue de lire, imperturbé par la mort même, sur la pierre de son tombeau, dans la cathédrale, je n'avais jamais vu si obstiné lecteur. J'aurais donné cher pour savoir ce qui le passionnait tellement, mais je n'ai pas osé m'approcher assez près pour l'apprendre. Nous avons essayé de dîner au même restaurant que lui, mais on n'y acceptait pas notre unique carte de crédit, et nous avons dû aller ailleurs. Deux ou trois heures plus tard néanmoins, comme nous rentrions ici, nous l'avons croisé dans une ruelle proche de la via

Condotti, la via Bocca di Leone, peut-être, mais je n'en suis pas sûr. Il rentrait dans son minuscule hôtel, une *pensione* que presque rien, à l'extérieur, ne signalait. Avant de passer sa porte, il s'est retourné sur nous un instant, en souriant.

Cet Américain – j'étais sûr qu'il était Américain – si brun aux yeux clairs, moustachu, mince, poilu dans la chemise entrouverte et qui lisait tant, il me plaisait idéalement. L'avoir croisé deux fois le premier soir de Rome me semblait un signe favorable. Mais à quoi bon en parler ici, ai-je pensé ? Je ne lui avais même pas adressé la parole. Il n'était en ville que pour deux ou trois jours, sans doute. J'étais sûr de ne jamais le revoir.

Or hier soir nous allons chez Gigi, un honnête petit restaurant de la via Belsiana où nous sommes en train d'établir nos habitudes. Une petite table est libre, nous nous y asseyons. Je ne vois de mon voisin, tout d'abord, que les avant-bras, les poignets et les mains, que je signale à R., d'un regard, comme plutôt excitants. Il lève les yeux au ciel, pour le prendre à témoin de ma distraction. Du coup je regarde mieux. Mais bon Dieu, c'est bien sûr ! l'Américain, le lecteur de la place des Fleurs, El Doncel. Mais cette fois-ci il écrit, tout aussi fiévreusement qu'il lisait.

Inutile de prétendre ne pas le reconnaître : « Ah, je croyais que vous étiez parti. » Et la conversation se noue. Il est de Houston, il habite Dallas, il a passé six mois en Europe il y a deux ou trois ans, cette fois-ci il est à Rome depuis huit jours, il part le lendemain pour Orvieto, Assise et Sienne. Où habitons-nous ? La villa Médicis ? Il avait essayé de voir les jardins, en vain. Rien de plus facile. Je peux les lui montrer sur l'heure, s'il n'a pas peur de la nuit.

R. va donc seul faire notre petit tour vespéral habituel du côté de la place Navone. Et Craig et moi marchons, sous ce qui reste de lune, dans les allées d'ici. Brave Villa ! Comme elle est de bon secours, pour émouvoir les cœurs : les Niobides, la maison d'Ingres, les deux serliennes de Vélasquez. Parlons bas. Lui, dans la vie, veut écrire. Pour ce jardin, cependant, il ne trouve pas de mots. Il n'a encore rien vu. Voici l'allée la plus sombre, l'escalier noir, le belvédère... Le belvédère ! Nous y sommes restés plus d'une heure. Seul nous en a chassés un terrible orage, dont les éclairs annonciateurs n'avaient pas troublé, pourtant, nos accordailles enchantées : ils ne faisaient que donner, à tant de douceur en plein ciel, plus de solennité.

*

Non plus que tous les moments du plaisir des sens, ou du cœur, tous les moments du plaisir esthétique ne sont parfaits. On ne va pas d'émerveillements en émerveillements égaux. Peut-être les jardins qui m'entourent requièrent-ils à eux seuls, ces jours-ci, tout mon enthousiasme. Il me semble avoir vu, aussi, dernièrement, le Panthéon d'un œil nouveau. Et chacune de nos promenades dans Rome est passionnante d'un bout à l'autre, à chaque instant. La densité des sujets d'intérêt, ici, est sans aucun doute beaucoup plus forte qu'à Paris. Mais l'intéressant, l'instructif, l'admirable même, ne sont pas la même chose que ce qui vraiment vous empoigne ou vous bouleverse. J'étais heureux de contempler le fameux campanile de Borromini pour Sant'Andrea delle Frate, avant-hier, mais il ne m'a fait ni chaud ni froid. Sacheverell Sitwell avait raison de le faire remarquer [1] : il s'agit plus de sculpture ou de maçonnerie que

d'architecture à proprement parler. Et cette sculpture-là ne me touche pas. Il y a chez l'austère Borromini, lorsqu'il sculpte, et surtout dans ses anges, quelque chose de mièvre ou, pour reprendre un mot de Fernandez, de frileux [2]. Ceux de Sant'Andrea, vus du bas, ont les épaules trop étroites, et leurs ailes repliées en avant sur leur corps de pilastres leur donnent un aspect de bizarres animaux, assez désagréables. Quant aux anses contournées qui soutiennent le bœuf héraldique des Bufalo, on attendrait plutôt, au-dessus d'elles, la statue en sucre candi d'un premier communiant à brassard que la couronne de fer qu'elles supportent en fait.

Mais peut-être n'étais-je pas, ce jour-là, d'humeur propice aux chérubins. À l'intérieur de l'église, les deux anges qui gardent l'abside m'ont semblé de facture assez ordinaire. Je les aurais regardés d'un œil plus favorable, éventuellement, ou plus attentif, si j'avais su alors qu'ils étaient du Bernin. Mais j'étais plus intéressé, pour l'heure, par les pierres funéraires d'Angelica Kauffmann, à gauche, et de Rodolfo Schadow, à droite, sculpteur mort à trente-six ans en 1822, fils de Johann Gottfried, auteur du fameux quadriges de la porte de Brandebourg, à Berlin, et frère de Wilhelm, l'un des chefs de file des Nazaréens. Coïncidence ? Une rue toute proche de S. Andréa s'appelle via del Nazareno. On y trouve le collège del Nazareno. Ces jeunes artistes allemands si pieux qui vivaient à Rome dans les années 1810 avaient-ils quelque chose à voir avec ce collège, attendant à l'église ? S'informer.

Autour du maître-autel, trois toiles racontent le martyre de saint André. Celle de gauche, *S. Andréa issato sulla croce*, est d'évidence la meilleure. Elle est d'un artiste qui m'est peu familier mais dont j'ai déjà remarqué un tableau quelque part, récemment, je ne sais plus où, sans doute à Turin ou à Parme : Trevisani. Je vois que c'est un Istrien qui a travaillé à Mafra, au Portugal, pour Jean V.

Quand on sort de l'église, on aperçoit sur la droite une plaque et un buste à la mémoire du Bernin, sur le mur d'un grand palais qu'il possédait en entier, semble-t-il, où il a vécu et où il est mort. Il devait souffrir à trois pas de chez lui, le malheureux, non seulement le campanile de Borromini, qui sonnait ses heures, mais aussi la façade édifée par son grand rival pour le palais de la Propagation de la Foi. Borromini avait même détruit en 1646, pour lui substituer sa fameuse chapelle des Rois Mages, celle qu'avait construite le Bernin à l'intérieur de ce palais en 1633.

Mon amie Jacqueline était indignée, jadis, que je ne connaisse pas la place Saint-Ignace. Elle avait raison. Je suis allé la voir jeudi soir. Plus je vais en Italie et plus je me persuade de la justesse de l'obsession de Stendhal pour les *corniches*, qui m'avait parue un peu ridicule. Les corniches, dès avant celle du Cronaca pour le palais Strozzi de Florence, sont un élément essentiel, et souvent l'un des morceaux de bravoure, de l'architecture italienne, autant dire de l'architecture tout court. Elles délimitent sur le plan vertical les surfaces des façades, et fonctionnent donc comme élément de *cadre*, l'une de mes obsessions à moi. Sur la place Saint-Ignace celles de Raguzzini sont exquises, surtout vers leurs angles concaves, et elles délimitent aussi le ciel. Il vaut d'ailleurs mieux regarder de ce côté-là, car vers le bas on ne voit qu'une forêt de voitures. Ce sont peut-être elles qui m'ont empêché de tirer de la fameuse *sceneggiatura* tout le plaisir que j'aurais dû.

La façade de Saint-Ignace est trop grosse pour la place, ou plutôt la place, nettement postérieure, trop petite pour la façade. Il ne faut pas essayer de les couvrir du même regard.

Jeudi soir, je suis entré dans l'église ; j'ai bien sûr été très impressionné par sa somptuosité, mais il faisait trop sombre pour que je puisse voir les fresques du père Pozzo, et je n'avais pas

les pièces de monnaie nécessaires à leur illumination. Mais je suis retourné à Saint-Ignace hier, 1er novembre, avec R. Nous nous sommes placés consciencieusement sur le point désigné pour jouir au mieux des trompe-l'œil, nous sommes allés voir dans les transepts et les chapelles les hauts-reliefs de Le Gros fils et de Filippo Valle, et la statue de Grégoire XV, également de Pierre II Le Gros. Tout cela est intéressant, amusant aussi, surtout la voûte et la coupole, bien sûr, mais d'émotion artistique, pour ma part, à ce spectacle, nulle. Une autre fois, peut-être.

*

Au fond ce que Drot, Mollard, le ministère et l'époque ne peuvent pas supporter, c'est le privilège, le luxe, la dépense, le *glamour*, si l'on veut. Ils le supportent mal pour les autres en tout cas, car pour ce qui est de M. le Directeur il n'est pas trop mal logé, autant que j'en ai pu juger, malgré ses vilains tableaux. Il ne cesse de répéter qu'« on n'est plus au temps des *Prix de Rome*, » que certains « se croient encore au temps des *Prix de Rome* », etc. Je n'ai pas eu le courage de lui dire que je trouvais stupide qu'on ait supprimé cette appellation, qui liait le présent à toute une tradition et à ses fastes. Les fastes sont le cadet de ses soucis, le faste doit lui paraître coupable. Or je crois absolument que toutes les sociétés doivent lui réserver une petite part, et que la villa Médicis, pour la France, pour les artistes français et leur mythologie, doit figurer dans cette petite part. Aujourd'hui, non seulement on est bien loin du faste, malgré la somptueuse beauté des lieux, mais tout témoigne d'une décrépitude dont la pauvreté et le laisser-aller partagent sans doute la responsabilité.

Nous avons dîné jeudi soir, pour la première fois, dans la salle à manger des pensionnaires. Nous y étions seuls. On s'y sert soi-même. Tous les plats sont déposés à l'avance, ensemble, dans un appareil électrique qui, en principe, les tient au chaud. La nappe blanche était infecte, couverte de taches, telle que la dernière des gargottes n'oserait pas en étaler pour ses clients, et telle que, seul chez soi, on ne voudrait pas dîner sur elle.

Le public s'imagine sans doute, et les lauréats espèrent, que les heureux élus qui sont envoyés à Rome s'y trouvent déchargés de tous les problèmes de l'existence quotidienne. Or ils rencontrent tous ceux auxquels ils sont habitués, plus quelques-uns d'inédits, et ils doivent se débattre avec eux dans une langue étrangère, dans une ville qu'ils ne connaissent pas et où tout, à commencer par le téléphone, fonctionne aussi mal que possible. Ils doivent désormais payer un loyer, qui sans doute n'est pas très élevé pour vivre au milieu d'un parc paradisiaque, mais qui n'est pas non plus négligeable, et presque disproportionné, si l'on considère l'état de délabrement des locaux qu'on leur attribue. 2 500 F par mois, en 1985, pour une seule grande pièce glaciale aux carreaux cassés, au store agonisant, aux fenêtres rouillées, qui n'a pas été repeinte depuis des années, où pas une porte ne ferme, où pendouillent de tous les côtés les fils de lampes disparues, ce n'est pas précisément un cadeau. Nous devons nous occuper de notre ménage, sans aucun des instruments nécessaires, de notre linge, des bouteilles pour le gaz, et si nous avons trop froid nous n'avons qu'à nous acheter un chauffage d'appoint, il s'en trouve en ville de très bien...

S'ajoutent, dans mon cas particulier, des problèmes qui ne pourraient être résolus que par un actif militantisme achrien. On pourrait imaginer que j'ai été nommé ici parce qu'on avait lu

mes livres, et que ma vie sexuelle n'était pas un mystère. On m'a demandé si je vivais seul, j'ai dit que non et j'ai indiqué le nom de R. Tous les pensionnaires qui ont une femme ou une maîtresse, un mari ou un amant pour les femmes, disposent d'au moins deux pièces. Nous seuls n'en avons qu'une. Il existe, pour le restaurant, des billets de « pensionnaire » et des billets d'« hôte ». Les conjoints des pensionnaires, légaux ou pas, utilisent des billets de pensionnaires, beaucoup moins chers. R. doit utiliser des billets d'hôte. Sur ce point je me suis laissé surprendre une fois, mais j'ai bien l'intention de passer à la résistance.

L'institution des Prix de Rome avait certes connu, depuis une cinquantaine d'années, une évolution très fâcheuse. Des artistes envoyés à la villa Médicis on n'entendait plus jamais parler par la suite. Leur niveau moyen était déplorable. Pourquoi ? Par exemple parce qu'ils étaient choisis par une académie des Beaux-Arts elle-même moribonde, complètement coupée de la réalité de l'activité artistique, et qui, ayant failli, comme la plupart des académies, à son rôle de centre de débats autour de l'art en train de se faire, n'était plus qu'un mouvoir doré pour artistes académiques. Réformer l'académie elle-même, la rouvrir à la vie, aurait pris trop longtemps. On a donc bien fait de lui ôter la responsabilité de l'attribution des Prix de Rome. Le recrutement des pensionnaires à la villa Médicis, dans certains domaines au moins, a déjà été nettement amélioré par la réforme de Malraux. Mais il est désastreux que le fonctionnement de l'institution soit gâché par le manque de crédits (si c'est bien de cela qu'il s'agit), les mauvaises manières et le puritanisme social ; et que sa tradition même soit remise en question au bénéfice d'activités culturelles telles qu'il s'en mène dans de nombreux autres endroits, et qui ne présentent pas, aujourd'hui, la moindre garantie de qualité.

[1] *Baroque and Rococo*, Putman's sons, New York, 1967, p. 98

[2] « ... chérubins aux ailes duveteuses frileusement repliées... », *Le Banquet des Anges*, Pion, 1984, p. 87.

Dimanche 3 novembre 1985.

Pluvieux dimanche d'automne sur la ville. Comme nous n'avons toujours pas un sou d'argent liquide, mais seulement la carte de crédit du Rô, nous errons entre les gouttes, entre les flaques, à la recherche d'un restaurant qui l'accepte. Et nous sommes contraints à un vrai gros déjeuner dominical, dont nous n'avons que faire. Comme il coûte cher d'être pauvre...

Pas d'argent non plus, hier soir, pour aller dans une boîte quelconque. Nous sommes donc retournés au monte Caprino, où il n'y avait pas plus de monde que jeudi. Mais l'endroit décidément est très beau, même et surtout, peut-être, lorsqu'il est enveloppé d'un peu de brume. De l'une des terrasses les plus hautes, on aperçoit Sainte-Marie-de-la-Consolation entre quatre hauts cyprès. Un Français a souvent du mal, ici, à dater les monuments, car des styles voisins de ceux qui lui sont familiers ne correspondent que rarement aux mêmes époques. La Consolation me semblait un peu « Louis XVI ». Je vois que pour l'essentiel elle a été construite sur un projet de Longhi le Vieux, à l'extrême fin du XVIIe siècle, mais que le

second étage, celui qu'on voit le mieux du monte Caprino, est l'œuvre, accomplie en 1827, de Pasquale Belli, qui a également achevé, mais avec moins de bonheur, la façade de Sant'Andréa delle Fratte. Son travail à la Consolation est d'une grande élégance. À gauche du fronton supérieur se détache sur la nuit un pan de Colisée.

Intrigués par l'absence d'animation au monte Caprino, nous sommes allés en voiture jusqu'à la Pyramide, c'est-à-dire jusqu'au viale del Campo Boario, le long du cimetière protestant, région vivement recommandée par le guide *Spartacus*. Il n'y avait pas foule là-bas non plus. Le mouvement y est un peu plus marqué, mais il est essentiellement automobile. Les voitures vont et viennent sans jamais s'arrêter, chacun attend que les autres prennent des initiatives qui seront accueillies d'un air condescendant, tout cela est frileux et plutôt muflé. Du moins y avait-il un moustachu un peu plus entreprenant que le gros de la troupe, mais il n'était, quoique gentil, pas très excitant. Nous avons un peu parlé, lui et moi. Il dit, comme tout le monde, qu'il n'y a presque plus personne nulle part, à Rome. Il arrivait du Hangar, très fréquenté, dit-il, mais où rien n'arrive jamais. Le monte Caprino, d'après lui, est très dangereux.

Même jour, 11 heures et demie du soir. Suite de l'enquête sur la situation achrienne à Rome à l'automne de 1985 : jusqu'à présent les résultats sont plutôt sombres.

Je suis allé vers 7 heures au cinéma Augustus, sur le corso Vittorio-Emmanuele, qui passe pour abriter certaines activités dignes d'encouragement. La dernière fois que j'y étais allé, il y a quelques années, j'étais tombé sur Cy Twombly et son ami Nicola del Roscio, venus, eux, d'évidence, pour voir le film. C'est à peu près tout ce que l'on peut faire désormais. Le balcon, asile naguère d'intérêts moins cinéphiliques, est fermé. En fin d'après-midi, aujourd'hui, la salle, en bas, était pleine. Mais le public, pour sa plus grande part, était là pour contempler *Another Time, Another place*, qui d'ailleurs ne manque pas d'intérêt. Seuls les deux ou trois derniers rangs se montraient quelquefois distraits, par rapport à l'écran. Mais ce ne fut pas en ma faveur. Tel spectateur qui m'intéressait vivement éloignait son coude et son genou, sur ma droite, tandis que tel autre, inenvisageable à mon gré, pressait les siens contre moi, sur ma gauche. Aucun résultat, d'un côté ni de l'autre.

Ah ! quelle nostalgie pour le vieux *Nuovo Olimpico* d'il y a dix ou quinze ans ! Au balcon, c'était Byzance. Je me souviens avoir rencontré là un petit Romain, dont les fesses, sauf votre respect, demeurent très claires dans mon esprit. Nous n'avions pu entrer dans mon petit hôtel. Non sans témérité, nous nous étions introduits dans la remorque bâchée d'un énorme camion en stationnement. Las ! Nous n'étions pas depuis cinq minutes à nos affaires que le camion s'était mis en marche. Nous en fûmes quittes pour sauter sur l'asphalte au premier feu rouge.

Lundi 4 novembre 1985, 11 heures du soir.

Nous devons dîner à la Villa. Mais une lettre du secrétaire général, trouvée dans mon casier à sept heures, informait les pensionnaires, avec le ton impératif qui est ici de rigueur, que le dîner se prendrait désormais, à partir d'aujourd'hui même, à sept heures et demie. Dîner à sept heures et demie ! Déjà huit heures était bien tôt, mais sept heures et demie, c'est une heure d'hôpital ou de prison. Ce n'est ni dans la tradition française, ni dans la tradition italienne. En

revanche, c'est pleinement dans la jeune tradition petite-bourgeoise qui ne cesse de marquer des points, et impose pour sept heures et demie, de même, les spectacles à l'Opéra.

Le ton, les manières, les procédés et la politique de l'administration, ici, sont intolérables. Les pensionnaires de seconde année ont convoqué les autres pour une réunion qui doit se tenir mercredi soir, « afin de répondre à leurs questions ». J'espère qu'il s'agit surtout d'adopter une attitude commune face à toutes les vexations qui nous sont imposées. Si besoin est, et si je suis le plus mécontent, ce qui se pourrait bien, c'est moi qui parlerais le plus fort.

Comme nous refusons de nous plier à ce coup d'éclat, nous sommes allés une fois de plus chez Gigi. Mais notre dîner là-bas a été un peu gâché par deux tablées d'Américains qui se parlaient en criant par-dessus l'allée centrale, empêchant toute autre conversation que la leur. Comment ces gens-là peuvent-ils régner sur le monde, et se montrer mille fois plus efficaces, en affaires par exemple, que les Européens et les autres ? Leur conversation est celle d'enfants de dix ans. L'un des groupes à trouver Venise « *real nice* » et conseille à l'autre d'y aller, etc.

Qu'est-ce qu'ont les Américains, et surtout les Américaines, dans le nez, qui leur donne cette voix insupportable pour tous les autres peuples ? On dirait que le siège de la parole est en haut des narines. S'agit-il d'une particularité physique ? Je le croirais volontiers. Les traits spécifiques apparaissent très rapidement, beaucoup plus vite qu'on ne le dit, dans des circonstances particulières, et les Américains, bien qu'ils appartiennent pour la majorité à des races européennes qui nous sont familières, présentent toute sorte de caractères morphologiques, ou physiologiques, qui leur sont absolument spécifiques. Il y a par exemple un certain type de cul bas et large de certaines Américaines, qui n'est absolument qu'à elles. Plus romantique, il y a une pilosité des garçons américains, même d'origine anglo-saxonne, beaucoup plus marquée que chez leurs proches cousins du Vieux Monde, quittés pourtant tout récemment, à l'échelle historique. N'est-ce pas mystérieux ? Les intéressés, interrogés, expliquent ce dernier trait par le besoin de chaleur, dans les nuits de la conquête de l'Ouest. Mais les Esquimaux sont imberbes, et les Libanais n'ont pas trop froid... Quant à la voix des dames yankees, et des *Southern Belles*, le mystère demeure entier. Pour l'odieuse manie de parler trop fort, ce sont pures mauvaises manières. Les pauvres Italiens, sur ce point, sont battus sur leur propre terrain.

Jeudi 7 novembre 1985, 2 heures et demie.

La réunion organisée hier par les trois ou quatre pensionnaires de seconde année pour « répondre aux questions » des autres s'est transformée d'emblée, comme on pouvait s'y attendre, en un concert de protestations quant à l'administration de la Villa et aux intentions culturelles qu'on prête à Jean-Marie Drot et au ministère. J'étais l'un des plus virulents dans mon indignation. Mais l'unanimité des participants partageait mes sentiments. Ils m'ont d'ailleurs proposé d'être l'un de leurs deux délégués auprès du conseil d'administration, l'autre devant être, selon le règlement, un pensionnaire de seconde année.

Se posent deux sortes de problèmes, matériels et culturels ; mais ils sont indissolublement liés. Il est patent que la villa Médicis se trouve dans un état matériel déplorable, qui l'empêche de remplir la première de ses fonctions culturelles traditionnelles, offrir à des artistes et à des intellectuels français choisis de travailler dans les meilleures conditions possibles, en contact

étroit avec la culture romaine. Le représentant du ministère, Claude Mollard, a déclaré, lors du déjeuner inaugural de cette année, le 17 octobre, dans une allocution qu'a reproduite la télévision, que chacun des pensionnaires coûtait par an un million de francs au pays, et qu'ils ne devaient pas l'oublier. Bien entendu, ces chiffres sont faux. Jean-Marie Drot lui-même nous a dit l'autre jour qu'ils correspondaient, non pas à un an, mais à deux ans de séjour. Mais surtout ils représentent, divisés par le nombre de pensionnaires, l'ensemble des dépenses de fonctionnement de la Villa, dont le moins qu'on puisse dire est que les bénéficiaires principaux n'en sont pas, justement, les pensionnaires. Ceux-là, les malheureux, ne sont plus traités ici que comme les résidus fâcheux d'un autre âge.

Tout le monde hier avait la même inquiétude : si le public apprend que les pensionnaires se plaignent, il sera indigné. Des propos comme ceux de Mollard, et l'image traditionnelle de la villa Médicis, persuadent les gens, en effet, que d'être ici est un rare privilège. C'est d'ailleurs vrai sur deux points : l'endroit est d'une beauté inouïe, et les pensionnaires y reçoivent un traitement très confortable, comparable à celui d'un professeur de faculté en début de carrière. Mais les Français qui s'en soucient seraient bien surpris s'ils pouvaient voir comment leurs artistes envoyés sont reçus à Rome. J'ai déjà noté ici toutes les petites avanies qu'il m'avait fallu essuyer avant même d'arriver sur le Pincio (mais je m'étais gardé de publier à mesure ces passages dans Gai Pied, tant que j'avais pu croire qu'ils n'intéressaient que moi : il est maintenant évident que c'est le fonctionnement et peut-être le sort d'une importante institution française qui sont concernés) : simples indices tous, mais trop justement révélateurs de la négligence et des exécrables manières qui règnent dans cette maison, l'une des plus fameuses « vitrines » de la France à l'étranger. On a supprimé la limite d'âge pour les candidats à Rome, on semble souhaiter des pensionnaires plus avancés dans leur carrière, mais on les traite comme il serait grossier, de la part d'un proviseur ou d'un pion, de traiter un potache.

Il n'y a aucune raison d'avoir honte de ce qu'était naguère encore, facile et laborieuse, facile pour être laborieuse, la vie à la villa Médicis qu'un puritanisme social mesquin est en train de saccager. Le Prix de Rome était une haute distinction, qui sans doute n'a pas toujours été très justement attribuée, mais dont la rareté et le prestige impliquaient, pour ses heureux bénéficiaires, de très nets avantages. La plupart de ces avantages disparaissent. Il faut bien voir qu'ils assuraient à des artistes ou des chercheurs, dont le travail avait été jugé digne d'encouragement, la liberté de s'y consacrer tout entiers, sans soucis de popote, de fumisterie, et de chaussettes à laver. Or aujourd'hui, ces nouveaux Romains, non seulement ils se gèlent stoïquement dans des studios de sept mètres de plafond, non chauffés avant la mi-novembre, à peine meublés de vieilles planches sur des tréteaux et de commodes effondrées, où les carreaux sont fendus ou cassés, où aucune porte ne ferme, où presque rien ne marche correctement ; non seulement on les laisse se débattre, dans une langue étrangère, dans une ville inconnue, avec tous les problèmes de fils électriques, de rouille et de stores cassés qu'implique le délabrement ; mais c'est aussi ce qui est nécessaire à leur travail qui leur est refusé, ou qu'ils ne peuvent obtenir qu'à force d'interminables et humiliantes suppliques : la musicologue n'a toujours pas de piano, l'historien d'art père de famille n'a aucune pièce où travailler loin de ses bambins, l'écrivain marié n'a pas de bureau non plus (on lui conseille d'écrire ses livres dans le salon...) et ainsi de suite. L'architecte attend toujours le catalogue de ses travaux, qu'on lui avait promis et qui est un droit. D'ailleurs les expositions individuelles des artistes plasticiens sont supprimées. La démagogique implication revient toujours : il y a beaucoup de gens qui sont plus à plaindre que vous. Et ce n'est que trop certain. Mais ils n'ont pas passé le concours de Rome, on ne leur a pas fait espérer le confort et la tranquillité.

Toutes les restrictions ont des prétextes pécuniaires, bien sûr. Pourtant, c'est le comble, le budget de la Villa est en nette augmentation. Où va l'argent ? Deux postes de pensionnaires, qui subsistent officiellement, sont laissés vacants pour que soient couvertes d'autres dépenses. C'est qu'il s'agit de subvenir à une politique culturelle qui se veut très ambitieuse, où l'institution, renonçant sans trop le dire trop vite à sa mission traditionnelle, deviendrait une sorte de grand centre culturel français en Italie, mais aussi de lieu d'échanges internationaux, où « l'audiovisuel », en particulier, tiendrait la plus grande place. Rien de plus respectable, peut-être. On serait tout disposé à faire quelques sacrifices, pour le bien d'un exaltant projet. Encore faudrait-il sentir une inspiration esthétique ou intellectuelle d'envergure, observer les prémisses d'un grand art ou les promesses, du moins, d'une haute culture ; avoir en un mot, pour s'exalter, la garantie d'une qualité. Las ! Manque de chance ! Nous avons raté l'exposition des photographies de Boubat, mais nous avons eu droit pour notre arrivée, dans les marges d'une célébration nationale de Pasolini, à un vaste accrochage d'un certain Vespignani, habile dessinateur dont le style se situe à peu près entre la couverture de magazine (au mieux de magazine semi-porno gay) et Leonor Fini. Pour quiconque s'intéresse un peu à l'art moderne, une exposition de ce niveau-là – qui a d'ailleurs un certain succès, je crois bien – élimine la villa Médicis du calendrier pour quatre ou cinq ans : « Ah, ils en sont là... Inutile de se déranger. » C'est peut-être se décourager trop vite : il va y avoir une rétrospective de Kertesz.

Vendredi 8 novembre 1985, 6 heures du soir.

Oufa ! comme dit R. Tout ce *Trouble in Paradise* m'a déjà fait perdre deux jours. Il a été décidé mercredi soir de passer de la guérilla à la guerre ouverte, et de porter le débat sur la place publique. Drot passe pour un maître du maniement des médias. Je ne pouvais proposer que ce que j'avais : ma « tribune » dans *Gai Pied*. Elle sera consacrée entièrement, dans trois semaines, à la situation ici. Cependant, pour l'exposer, je devais reprendre des faits anciens, qui avaient déjà été notés dans ce cahier, mais dont la relation n'avait pas été publiée dans le magazine. Je me suis donc trouvé, aux pages précédentes, confronté à un problème délicat. Je l'ai tourné en écrivant un texte spécial pour *Gai Pied*, que j'ai ensuite en partie recopié ici. Voilà.

Mercredi matin, avant que n'éclatent toutes ces histoires, Rodolfo et moi étions allés au palais Barberini. Il est malheureusement toujours ceint d'échafaudages, comme déjà en 1981, et les salles principales sont fermées. On ne peut visiter que le second étage, où se voient surtout des tableaux du XVIIIe siècle, italien ou français : des Guardi, des Canaletto, de beaux Bellotto, des Robert, des Lancret, un Fragonard, un Greuze. J'ai beaucoup aimé, pour autant que j'ai pu les voir, car ils étaient dans l'obscurité, deux Paul Troger, *L'Éducation d'Achille* et surtout *Saint Roch soigné par l'Ange*, de belle luminosité sombre et de belle pâte.

Le thème de la femme nue et callipyge couchée, de dos, qui a inspiré à Millet un si beau tableau, si curieux de facture, et si peu Millet, avait ému déjà, entre autres, Subleyras, apparemment grand amateur de culs des deux sexes, à en juger par son jeune Caron du Louvre. Sa toile de la collection Barberini est superbe, extrêmement simple de composition mais très subtile de façon.

Il peut suffire que quelqu'un, près de vous, témoigne pour un artiste, une époque ou un genre un intérêt passionné, mais aussi très éclairé, pour qu'un peu de son goût rejaillisse sur vous, ou s'ajoute aux vôtres. Carlos de H., un diplomate espagnol qui était venu me voir à Paris sur la recommandation de notre ami commun Manuel C., est fou de peinture baroque, surtout italienne et particulièrement napolitaine. Je ne partage pas toutes ses vues, d'autant que l'art s'arrête pour lui à la fin du XVIIIe siècle. Il m'a donné un choc qui continue de résonner en moi en affirmant froidement que le Guerchin était un meilleur peintre que Poussin, ce qui m'avait paru absurde, à la fois, et délicieusement sacrilège. Solimena est son dieu. Je ne participe pas tout à fait, jusqu'à présent, à ce culte, mais de connaître son existence m'aide à voir, déjà, des œuvres que sans lui j'aurais peut-être négligées. Ainsi, au palais Barberini, un *Eliodore chassé du temple*, projet pour une fresque de revers de façade, je crois, dont nous avons déjà vu une autre version l'autre jour, dans les hauteurs du musée de Turin.

Batoni, Lucquois dont j'ai vu la maison natale, dûment frappée d'une plaque, près de la jolie place aux Herbes, fait l'objet d'une petite mode, je crois bien. Le Louvre a récemment acheté l'un de ses fameux portraits de gentilshommes anglais posant à Rome pour commémorer leur « grand tour ». Ils sont de facture aisée, un peu à l'anglaise, justement, et très supérieurs à ses conventionnels portraits de pape, tels qu'il s'en voit un auprès d'eux à Barberini et tel qu'un autre passait en vente aux enchères, cette semaine, au palais Borghèse. Batoni n'est pas infiniment supérieur à un certain Anton von Maron, inconnu de moi, dont un grand portrait de sir Robert Clive parmi ses malheureux Indiens est assez amusant ; mais il est loin de valoir, bien sûr, son lointain prédécesseur Ghislandi, certainement l'un des tout premiers artistes italiens du XVIIIe siècle, et peut-être le plus original.

Un grand tableau très étrange représente une *Famille de missionnaire en Chine*. Les personnages figés sont en partie vêtus à la chinoise. Tant de raideur mêlée à cet exotisme font d'abord penser à Rousseau (le Douanier), mais l'auteur, Marco Benefial, n'a rien d'un naïf, si l'on en juge par ses autres œuvres exposées .

On monte au musée par l'escalier à plan carré du Bernin et l'on en sort par celui, ovale, *a chiocciola*, de Borromini. On tombe alors sur un énergique va-et-vient de généraux, car le palais est en partie occupé par le cercle des Forces armées italiennes. De jeunes officiers d'ordonnance en grande tenue d'apparat, empanachés, sabre au côté, superbes, resplendissants d'ors et d'argent, attendaient leurs supérieurs, je pense, assis côte à côte sur deux banquettes d'un vestibule. Rome est pleine de beaux uniformes d'un autre âge, somptueux et gais. On en voit aussi, partout, de plus modestes, mais souvent distrayants tout de même par un accessoire ou un autre, comme l'étonnant bonnet rouge à pompon noir, porté très en arrière, et dont on se demande comment il tient. Les Italiens ont eu la sagesse de laisser leurs soldats et leurs marins en tenue militaire, et le pittoresque des villes y gagne beaucoup.

*

Nous avons découvert par hasard, l'autre soir, à des éclats de voix et de millions de lires qui sortaient d'une fenêtre ouverte, les fastueuses salles des ventes du palais Borghèse. C'est notre grande distraction, ces jours-ci. Après dîner, nous allons voir les tableaux, les bibelots et les meubles à l'encan. Certains sont beaux, on aimerait souvent intervenir, d'autant que les

enchérisseurs sont réservés et les prix dans l'ensemble assez bas. Le très grand portrait d'un homme d'arme à la barbe blonde, toscan, du XVI^e siècle, n'a pas trouvé preneur à cinq millions de livres. Mais nous restons bien tranquilles, nous contentant d'améliorer notre italien du registre enthousiaste : *Non è bella, questa tavola ! Non è bella !* (Surprise de notre part : c'est le commissaire-priseur qui parle...) *E veramente stu-pen-da ! Favolosa !*

*

Autre exemple, pour ma théorie de l'appréciation de l'architecture. La façade de l'église *Sant'Ambrogio e Carlo al Corso* n'est jamais si belle que vue depuis la via delle Carrozze. Comme cette rue est rendue plus étroite encore, ces temps-ci, par des échaffaudages, on ne distingue, par une profonde faille verticale, mais sur toute sa hauteur, que le colossal pilastre flanqué à l'extrême gauche, le début de l'entablement qui porte seulement les deux premières lettres, énormes et très harmonieuses, de l'inscription dédicatoire, DI (vis Ambrosi et Carlo dedicatum), et l'angle obtus du fronton, qui dès son départ multiplie les ressauts. Lorsque l'on voit cette vaste façade dans son ensemble, on est beaucoup moins facilement conduit à en apprécier les subtilités. Elle a été bâtie sur les plans du cardinal Omodei, une quinzaine d'années après la fameuse coupole de Pierre de Cortone qui la domine.

Samedi 9 novembre 1985, 2 heures et demie.

Ah, les choses s'arrangent un peu, sur le front sexuel. Nous commençons à être très préoccupés par la situation romaine, dans ce domaine. Quinze jours ici déjà, et nous n'avons pas trouvé la moindre trace d'une vie achrienne locale un peu satisfaisante : pas un café, pas un restaurant, aucune boîte agréable, pas un lieu de drague à ciel ouvert un peu actif. Dans la rue, aucun regard, aucun signe. On croit bien reconnaître ici et là quelques achriens qui passent, mais jamais, de leur part, la plus légère marque d'un quelconque intérêt en retour. Ce peut être que je n'en mérite pas, mais R. n'en reçoit pas non plus.

Hier soir, après dîner, nous sommes retournés à la Pyramide. Il était plus tôt que la dernière fois, dix heures et demie, mais le mouvement était encore plus faible. Nous avons découvert une malheureuse pissotière, à deux places bien séparées, où les courageux s'aventurent. Mais les courageux, dans l'ensemble, ne sont pas bien émouvants, et sans doute pensent-ils la même chose de nous. De toute façon, ils sont rares. Si c'est là tout ce que Rome peut avoir à offrir, autant vivre à Pontarlier.

Un peu abattus, nous avons décidé de jouer notre dernière carte, et d'aller inspecter le Hangar. Nous n'avons pas l'adresse avec nous, seulement un vague souvenir du nom de la rue, in Selci. Une vive lumière ; nous nous approchons : erreur, c'est le poste de police. Mais un vraisemblable achrien, sans le savoir, nous a servi de guide. Nous sommes passés après lui sous une porte cochère. Et là, immédiatement, un immense soulagement. Il y a bien dans Rome une boîte *gay*, de beaux garçons, de beaux garçons à notre goût, en tout cas, dans le style, pour simplifier, du Central de Paris ; l'Italie aidant, les cheveux et les yeux sont plus

noirs, les moustaches plus fournies, les joues moins bien rasées, les poils plus en vue. Parfait : il y avait bien ici une centaine de jeunes hommes, dont beaucoup étaient très excitants.

La boîte est étroite, tout en profondeur. Trois pièces : un bar, une salle où sont projetées des diapositives, une autre au fond avec quelques gradins tournés vers une télévision où passe un film, et sur la droite, là-bas, un autre bar. Pas de piste de danse, ça ne me gêne pas. Il y avait plus de monde à notre arrivée, vers minuit, qu'à notre départ, vers une heure et demie. Très bien aussi. Ce n'est pas un endroit où l'on reste tard. Hélas, car il y a un hélas, ce n'est pas un endroit, non plus, où l'on sente circuler un formidable désir, loin de là. Tout le monde se connaît, se retrouve, on a l'impression que la plupart des combinaisons possibles ont déjà été essayées et se sont dissoutes dans une cordiale lassitude. De nouvelles figures, dans ces conditions, devraient être bien accueillies. Ce n'est pas le cas. Pas un regard, pas un geste ; au mieux une sorte de passivité morne. Bizarre. Est-ce la crainte du Sida ? Sans doute, en partie. Mais il y a là aussi un trait permanent de l'Italie, et sans doute de plus en plus marqué à mesure que l'on va vers le Sud. Je l'avais remarqué, avec une certaine exaspération, dès mes premières visites dans la péninsule. J'avais cru qu'il s'était atténué avec les années, et je le croyais presque disparu, même, aux beaux jours du Tabasco, à Florence. Il n'en est rien. Le Flaubert du monte Caprino, la semaine dernière, ne donnait pas le moindre signe d'encouragement. Il semblait même ne pas me voir. Si j'ai pris toutes les initiatives dans sa direction, c'est par impatience, par désir d'expérimentation, et parce qu'au moins il ne s'éloignait pas. Il restait assis sur une murette, en regardant obstinément en face de lui. Quand je suis à trois mètres, il ne tourne pas la tête vers moi, à deux non plus, à un demi toujours pas. Mais si je me lance et m'approche de lui, et le touche, il est déjà tout bandé. De quoi s'agit-il ? D'une prudence, ou bien d'une vanité ? A-t-on peur de se tromper, ou tient-on absolument à ce que l'autre fasse seul tout le chemin et témoigne clairement, sans nul encouragement qu'on lui prodigue, son intérêt et son désir ? La prudence serait très exagérée, dans la plupart des cas, et la vanité, dans tous, horripilante. Rien n'est plus contraire à l'homosexualité que j'aime, homosexualité au sens strict et plein, tout en symétries, que ces dragues à sens unique, semblables à celles qu'on voit couramment s'adresser aux femmes. Le paradoxe est que cette attitude de vierge intouchable, toute à séduire, semble passer ici pour de la virilité.

Nous n'avons rien tiré du Hangar, sauf de vives satisfactions du regard, et ce n'est pas tout à fait négligeable. Nous en sommes donc sortis plus excités que nous y étions entrés, et plutôt frustrés, et nous sommes retournés à la Pyramide ; où, *mirabile visu*, j'ai trouvé vers deux heures du matin certain barbu qui lui n'a fait aucune difficulté pour se laisser suivre derrière un tout petit arbre, au pied des murailles. Au moins celui-là n'avait-il pas froid aux yeux, et c'était réconfortant. J'ai même cru comprendre qu'il n'aurait pas été hostile à l'idée de m'enculer là, *on the spot*, derrière notre arbrisseau qui ne cachait rien, à quatre ou cinq mètres des voitures qui croisaient. Il n'en était évidemment pas question, pour diverses raisons, l'une des premières étant que je n'en avais pas la moindre envie ; non plus d'ailleurs que d'aller chez lui, comme il me l'a proposé ; mais d'ensemencer enfin, pour rien, pour la dépense, le sol de la Ville éternelle : ce qui fut fait.

Dimanche 10 novembre, 3 heures et quart P.M.

Décidément non, le tableau de la vie achrienne romaine n'est pas brillant, loin de là. Le confirment à la fois ma nuit dernière et le rapide déjeuner que je viens de prendre, place

Barberine, avec R. et avec un Peter américain, jeune historien des religions et archéologue que R. a rencontré hier au Hangar. Peter, qui est ici depuis quatre mois, corrobore absolument tous les indices que nous avons pu relever par nous-mêmes. Il est très difficile de rencontrer qui que ce soit ici. Tout le monde, dit-il, vit en couple, et chacun observe et commente le moindre de vos mouvements.

Nous sommes retournés hier au Hangar. Le scénario s'est déroulé exactement comme la veille. De beaux garçons, pour la plupart les mêmes, d'ailleurs ; aucun échange. Gagné par l'ambiance, j'ai fait moi-même une bêtise que j'ai ensuite beaucoup regrettée. Quelqu'un qui me plaisait assez m'a gentiment souri. Au lieu d'aller immédiatement lui parler, j'ai gagné un coin tranquille, où j'espérais qu'il me rejoindrait : il est parti... Plus tard j'ai rencontré un grand garçon mince, moustachu bien sûr, aux cheveux courts, qui portait comme la veille un blouson noir en caoutchouc de motocycliste, bien qu'il n'ait pas de moto, m'a-t-il dit. Il s'appelle Guido, il est au chômage, il veut être *tour operating*. Il est assez beau, mais ne m'excite pas du tout : trop grand, trop mince, trop glabre. Il est gentil, un peu bêta, il boit trop. Il était passablement saoul. Il m'a dit qu'on ne l'aimait pas, au Hangar et à Rome, parce qu'il était *différent*. Il se plaint des Italiens plus que ne ferait le plus sévère voyageur. D'après lui, si personne ne semble draguer, ce n'est pas du tout à cause du Sida, ou très peu, mais parce que personne ne veut être un *pédé*. C'est difficile à croire, mais c'est certainement vrai. Je l'avais déjà remarqué à Florence, mais c'est bien pire à Rome. Il s'agit d'une de ces économies perverses où le désir déconsidère. Moins je désire, plus je vau. Quiconque se laisse surprendre à trop exposer ses espérances sexuelles ou sa disponibilité, quiconque se laisse voir, à une semaine d'intervalle, avec deux garçons différents, est aussitôt l'objet, dans le commentaire réciproque universel, de l'insulte suprême : c'est une *putain*. On va dans les boîtes pour retrouver ses amis et bavarder [1], pas pour draguer, très vulgaire activité. Le social étouffe le sexuel. La plus insignifiante conversation avec des amis qu'on voit trois fois par semaine semble plus urgente que la rencontre d'un étranger.

Vers une heure, le Hangar se vidait, R. était parti, je me sentais bien seul. C'est alors que j'ai rencontré Guido. Quelques sommaires attouchements nous ont valu, d'un barman, le conseil acide d'aller plutôt dans un lit, alors qu'ils me permettaient de constater, justement, que je n'y tenais pas du tout. Guido a répondu calmement *Va t'fanculo* (transcription à peu près phonétique), insulte que je désapprouve absolument en son fond (quel mépris du cul faut-il avoir pour faire d'une telle suggestion une insulte !) mais qui était, cette fois, assez bien venue. Au lieu d'aller au lit, nous sommes allés à L'Alibi. C'est de ce côté-là que s'étaient dirigés tous les garçons qui avaient quitté le Hangar, sauf, hélas, celui du sourire perdu.

L'Alibi est une discothèque immense, au-delà de la Pyramide, près d'un grand bâtiment long qui aurait pu être une gare, ou plutôt des abattoirs. On voit de là, même la nuit, l'étrange colline dénudée du Testaccio, hauteur artificielle mais millénaire constituée par les débris d'amphores du grand marché antique voisin. Cette éminence fut chère aux peintres, dit mon guide rouge du Touring Club Italiano, particulièrement à Poussin « *per le memorie e per la dolce melanconia dell'ambiente* ». *L'ambiente gay*, elle, est mélancolique sans douceur. L'endroit est très vaste, avec plusieurs salles différentes et force couloirs. On monte à l'étage en entrant pour redescendre aussitôt au rez-de-chaussée. On trouve là quatre ou cinq cents personnes, peut-être plus. Dans ce nombre, beaucoup de filles. J'ai déjà confessé ma préférence pour les boîtes achriennes sans filles ; non par hostilité pour les filles, mais parce qu'elles sont un indice certain d'un type de comportement qui m'ennuie. D'ailleurs la boîte s'appelle *L'Alibi*, et elle mérite pleinement ce nom déplaisant, hautement révélateur. Tout est là-bas du côté du *social*, et rien du côté du *sexuel*. Presque aucune drague ; et je ne note pas

cela parce qu'on ne me drague pas moi. On sent bien qu'il n'y a aucune circulation, à découvert, d'un désir qui n'aurait pas honte de s'exprimer. Pas de regards. Il ne doit se faire là-bas que très peu de rencontres.

Sottement, ou bien par conscience professionnelle d'observateur, je suis resté des heures sur la place, sans y trouver le moindre intérêt, sinon la vue plutôt frustrante de quelques beaux garçons qui ne me voyaient pas. *Voire*, d'ailleurs : j'apprends par Rodolfo que certain moustachu basané aurait dit à Peter qu'il s'intéressait à moi. Or je me suis un peu intéressé à lui, sans aucun signe de la moindre réciprocité. C'est significatif autant qu'exaspérant. La drague ici s'opère par messes basses, petits messages à transmettre, interventions de tiers, paupières baissées. C'est *Le Barbier de Séville* ; et tous ces achriens romains, qui se veulent si virils et si dignes dans leur triste quant-à-soi vulgairement petit-bourgeois, sont autant de Rosine ; faux ingénus, qui rêvent de devenir comtesses.

Préoccupantes constatations ! Passer deux ans ici ? La ville est fascinante, mais la vie y est bien ennuyeuse. Mille choses à voir, et passionnantes, accumulées par les siècles, mais nulle activité contemporaine. La culture, ce sont les vieilles pierres et les livres. Quelques concerts dans les églises, un peu de théâtre, peut-être, aucun film en version originale, pour ainsi dire pas d'art contemporain. Paris, que vu de New York on prend pour Ambert, fait figure ici de centre du monde. Mais le plus déprimant, c'est l'absence totale de structures d'une existence achrienne. Ah, si Barcelone ou seulement Madrid étaient dans Rome !

[1] Peter a un joli mot anglais pour cet état de chose et d'esprit : il dit que Rome is very *cliquish* (de *clique*).

Lundi 11 novembre 1985, 3 heures P.M.

Retour au monte Caprino, hier après-midi, seul. Peter nous avait dit que c'était surtout vers la fin de l'après-midi qu'il demeurerait encore là-bas un peu d'activité ; mais vers cinq heures et demie, malgré la nuit tombée, nulle. Je suis donc allé faire un tour entre le Capitole et le Tibre. C'est ce qu'il y a d'agréable à Rome, où qu'on soit, si l'ennui menace, il suffit de regarder alentour pour se distraire, ou de marcher un peu.

J'aurais voulu voir un peu le palais Orsini, qui se trouve à l'intérieur, et au-dessus, des ruines du théâtre de Marcellus. Mais l'on ne peut entrer dans ses cours. En contournant le théâtre, on rencontre, au bord de l'ancien ghetto, le portique d'Octavie, et derrière lui la petite église Sant'Angelo in Pescheria, où se voit, à gauche de l'entrée latérale, un joli morceau de fresque de Benozzo Gozzoli ou de son école. Par quelques ruelles antiques et villageoises, on atteint la belle place Campitelli, où se trouvent d'un côté l'institut culturel français et de l'autre la grande église Santa Maria in Campitelli, qui passe pour le chef-d'œuvre de Carlo Rainaldi.

Une assez bonne méthode pour visiter Rome, si l'on en a le temps, c'est de voir d'abord les choses par soi-même, sans guide, et souvent, donc, dans l'ignorance de ce qu'elles sont :

excellente ascèse pour l'œil, et pour l'esprit forcé de se forger des opinions en toute indépendance. On s'expose ainsi, bien sûr, au risque de sérieuses humiliations, comme d'avoir trouvé plutôt médiocres des anges qui sont du Bernin (il doit d'ailleurs bien exister de médiocres anges du Bernin). Mais c'est précisément pour tâcher de les éviter qu'on s'applique, avec le plus grand profit, à tout voir et à tout bien voir ; ainsi, dans la première chapelle de gauche, à Sainte-Marie in Campitelli, les monuments funèbres en vis-à-vis d'Angelo Altieri et de son épouse Laura Carpegna, dont j'apprends aujourd'hui qu'ils sont de Giuseppe Mazzuoli. Ils appartiennent à cette grande famille romaine des personnages accoudés sur les parois des chapelles comme on peut l'être à une fenêtre, ou plutôt dans une loge au théâtre. D'autres représentants plus typiques de cette confrérie de curieux sont les membres de la famille Bolognetti dans l'église de Jésus-et-Marie, autre œuvre de Rainaldi, sur le Corso, et surtout, bien sûr, les Cornaro qui contemplant, à Sainte-Marie-de-la-Victoire, la théâtrale extase de sainte Thérèse.

À la façade de Sainte-Marie in Campitelli, on a l'impression qu'il manque quelque chose, en particulier au-dessus de la porte. Sur le fronton brisé, on attendrait des anges. Partout ailleurs, on peut croire que l'absence de décoration sculptée est un parti-pris délibéré mais l'espace vide, là, paraît bien témoigner d'un manque.

L'intérieur frappe surtout par l'originalité de son plan et par la froideur déjà néo-classique de ses lignes. Il est constitué par deux ellipses successives, proches l'une et l'autre du cercle, la seconde beaucoup moins vaste que la première, et précédant la courte abside du maître-autel. Entre la première et la seconde, un resserrement draconien donne à l'église une taille de guêpe. Il eut été plaisant de penser qu'il s'agit d'un hommage aux abeilles des Barberini. Mais Sainte-Marie in Campitelli est postérieure de vingt ans à la mort d'Urbain VIII. L'effet de profondeur et de relief marqué que crée la césure, reprise et redoublée en avant de l'autel, est bien sûr éminemment théâtral : mais après tout certains arcs triomphaux romains l'avaient déjà utilisé.

Quand on revient du quartier Campitelli vers le Capitole, on passe, avant de quitter la place, près d'une jolie fontaine de Della Porta, puis devant la petite église Santa Rita, qui se trouvait jadis sur les pentes de la colline et qui a été reconstruite ici en 1940. C'est une œuvre de jeunesse de Carlo Fontana. Le guide du Touring Club en vante l'originalité, tandis que dans *Roma Barocca*, Paolo Portoghesi, toujours beaucoup plus critique, y voit la marque d'une extrême inexpérience. Je n'ai pas d'opinion bien arrêtée. Santa Rita n'est pour moi, jusqu'à présent, qu'un des éléments secondaires du merveilleux décor panoramique qu'offre la promenade du monte Caprino.

Je suis retourné vers ces ombrages, un peu avant sept heures. Et j'y ai rencontré, très vite, un Israélien qui habite Rome depuis deux ans ; pas particulièrement beau, mais très précisément à mon goût, et pour moi très excitant. Nous avons passé un excellent moment dans les buissons. Il m'a proposé d'aller chez lui, mais j'avais rendez-vous pour dîner chez Gigi avec R. Je lui ai proposé de se joindre à nous. En chemin, au prix d'un petit détour, il m'a montré, au-delà de la place Campitelli, la plus modeste mais tout aussi séduisante place Mattei, avec sa fameuse fontaine aux Tortues, dessinée par Della Porta. Je ne la connaissais qu'en photographie. Les tortues sont un rajout du XVIIe siècle, et elles sont moins remarquables que les jolis éphèbes qui s'en amusent. L'endroit est délicieux. Il n'est un peu gâché, comme tous les plus beaux coins de Rome, que par les voitures. On aimerait voir une fois, ne serait-ce que pour une journée, la ville sans elles.

*

Le goût fétichiste n'est pas facile à satisfaire pleinement. D'abord il faut trouver l'objet du fétiche en question, et ce n'est pas toujours si simple. Ensuite il faut que le possesseur de cet objet fétiche non seulement vous permette d'en jouir mais en plus, c'est le fin du fin, semble trouver autant de plaisir que vous à l'usage que vous en faites.

B., l'autre jour à Paris, me suçait passionnément les doigts de pied, tout en se branlant. J'essayais de le laisser faire obligeamment, mais j'y avais de plus en plus de mal, parce que sa langue me chatouillait et que les pieds, ni les miens, ne sont en aucune façon, pour moi, des objets de désir. Je ne faisais qu'être patient, ce qui ne devait pas, pour lui, être tout à fait satisfaisant.

J. est un peu enveloppé, mais très musclé, bronzé, et incroyablement velu. Son dos est large, puissant, plein de reliefs musculieux et uniformément recouvert, comme son torse et ses épaules, d'un pelage très épais, soyeux. Je rêvais de lécher indéfiniment, poppers pris, le creux de ses omoplates ou bien ses « grands dorsaux ». Il y consentait, mais sans enthousiasme, l'esprit ailleurs. Les goûts fétichistes sont complètement incompréhensibles, en profondeur, pour l'immense majorité des gens qui ne les partagent pas. Lui semblait surtout vouloir me faire une pipe. Je n'y voyais pas d'inconvénient. Et comme il était à genoux, se branlant, au pied du lit où j'étais assis, je pouvais le regarder et toucher, pendant que sa bouche allait et venait le long de ma queue, ses épaules rebondies, sa larges nuque et son dos, où mes doigts disparaissaient presque entre les poils.

Je l'ai raccompagné jusqu'à la porte de la Villa, vers une heure. La nuit était sombre, j'avais pris la précaution de me munir d'une lampe torche. En revenant, j'ai fait un tour dans le parc. Le faisceau lumineux faisait paraître à mon caprice des visages de pierre blanche usée parmi les buis taillés, des troncs squameux, des balustrades, ou l'inscription funéraire du chien « Pluche, caniche de Jacques Ibert, 1941-1954 ». J'étais de la meilleure humeur du monde, enthousiaste mais pourtant grave, dans cette solitude somptueuse.

*

La plus grande émotion esthétique veut qu'on soit seul, ou du moins loin des foules. Les jardins de Versailles et du Trianon ne sont vraiment bouleversants qu'aux soirs allongés du printemps, vers huit ou neuf heures, quand il n'y a plus de barques sur le canal, et plus d'autres pas que les nôtres, le long des allées. La décence sociale interdit, de nos jours, d'exprimer cette évidence : le sentiment du beau est aristocratique. Il supporte très mal le trop vaste partage. Il se pourrait même qu'il s'exaltât de l'exclusion de la multitude. Une large part de la fascination qu'exerce la villa Médicis, et de la jouissance incomparable qu'elle procure, vient de ce qu'elle est fermée au public.

Mardi 12 novembre 1985, midi.

Diné hier avec P.H., de notre ambassade auprès du Saint-Siège. Il m'apprend que le haut clergé romain est très agacé par les Polonais de l'entourage du pape : « ... *tutta questa polaccheria...* », lui a dit un cardinal pour parler d'eux.

Quant à l'homosexualité, le pape serait beaucoup moins rigoriste parmi son entourage que dans ses prises de positions officielles. Il a toujours gardé auprès de lui, dans les fonctions très importantes de secrétaire privé, un Polonais que jadis, à Cracovie, il allait, dit H., récupérer dans les commissariats de police, où ce garçon avait été entraîné pour attentat aux mœurs. Le secrétaire n'aurait d'ailleurs rien changé de ses habitudes, et fréquenterait assidûment les endroits les plus profanes.

« Quoi, les boîtes ?

– Oh, bien pire que ça... »

*

Le Monde des 10 et 11 novembre, première page : « Il (Jacques Chirac) a gagné, *d'un seul coup d'un seul*, sept points de popularité au baromètre de la S.O.F.R.E.S. » (Jean-Yves Lhomeau). Et cette exaspérante ponctuation, si caractéristique du style journalistique actuel, écrit et parlé, mais que *Le Monde*, au moins, devrait avoir le bon goût de se refuser : « (...) : le régime fait sans ménagements place nette de toute sorte d'empêcheurs de monopoliser en rond. La “nouvelle société”, dont le plus beau fleuron paraît être Mme Imelda Marcos, richissime, redoutée, surnommée le “Papillon d'acier” » (p. 2, Roland-Pierre Paringaux). Un sujet, qui renvoie plus ou moins à la phrase précédente ; puis une relative, et *basta*. Les présentateurs de télévision sont fous de cette « construction », surtout en fin de rubrique : « Paul Dupont, qui s'est récemment enfui. » Mais quand on ne voit pas la phrase écrite, on peut au moins espérer qu'elle est inaugurée par deux points, pas par un seul.

Aoste, jeudi 14 novembre, 9 heures du matin.

En route vers Paris, étape dans Arezzo, hier. Malheureusement la façade de la Pieve di Santa Maria est cachée par des échafaudages et il tombe des cordes sur le beau parc de la haute ville, avec sa vilaine statue blanche d'hommage à Pétrarque. Dans le triste après-midi d'automne, l'intérieur de San Francesco est bien sombre, et bien sombre la chapelle Bacci. Un lustre moderne, pas trop laid, éclaire les fresques de Piero. Malgré lui, il faut bien dire qu'on les voit moins bien, pour la plus grande part, que dans les livres. Le fameux jeune couple, la

femme de face, que stupéfie la mort d'Adam, il ne me souvenait pas qu'il fût si haut placé, ni si pâle. C'est la reproduction qui fait sa gloire.

L'imperturbable joueur de trompette au grand chapeau évasé, qui souffle obstinément dans son instrument au beau milieu de la bataille de Cosroès, a-t-il l'œil si cerné, malgré son jeune âge, de par la volonté du maître, ou bien est-ce d'une craquelure qu'il s'agit ? Je lui préfère le combattant demi-nu qui est devant lui, si moderne visage. Il ne m'émeut pas sexuellement, mais il est tout de même une des plus sensuelles représentations viriles de l'histoire de la peinture. Hélas, aucune carte postale ne le montre de près. Quelle bonne illustration elle aurait fait pour *Gai Pied* !

*

Cet hôtel (Ambassadeurs) de moyenne catégorie, est moderne, propre et bien tenu. Il est proche d'une avenue de grand trafic, mais ce n'est pas le pire. Dès avant sept heures du matin, on y est réveillé par le bruit des voisins, et par celui des caméristes, dans les corridors. La chambre a un petit couloir d'entrée. Il serait si simple d'y mettre une seconde porte ! La double porte est la première de mes revendications hôtelières.

Paris, samedi 16 novembre, midi.

Reynolds, hier au Grand-Palais. C'est une très honorable exposition, Reynolds est un excellent peintre, très compétent, mais ce n'est pas ce que j'ai envie de voir en ce moment. Ce critère, qui n'est pas si capricieux que peut-être il y paraît, peut frapper de bien plus grands artistes que Reynolds. Raphaël, par exemple, n'est l'objet de ma part, ces temps-ci, que d'un très faible désir. Mais je ne suis pas seul dans cette indifférence. C'est très largement que le goût du jour se détache de ces rives.

Pour en revenir à Reynolds, ce que j'aurais tendance à préférer, dans son œuvre, est ce qui s'y trouve un peu marginal, le bel *Autoportrait à la main en visière*, ou bien la *Vue de sa maison, à Richmond Hill*. Le *Jeune Noir* de la collection Ménil fait un plus beau tableau que *Lord Middleton* ou que *Le Comte de Bellomont*.

*

Séduit par *Hippolyte et Aricie*, enchanté par *Ariodante*, l'année dernière, j'attendais beaucoup du *Siège de Corinthe* monté par Pizzi à Florence, et dont c'était hier soir la première à l'Opéra. Mais j'ai été un peu déçu. Il y a d'abord que j'éprouve, à l'égard de Rossini, une sorte d'empêchement. Je ne peux jamais aimer tout à fait ses œuvres, et surtout ses *opéra seria*.

Mettons que ce soit de ma faute. Mais enfin tout le monde s'entendait la saison dernière pour taper sur le pauvre Meyerbeer, alors qu'il y a dans les cadences de Rossini, dans ces marches, des vulgarités, des faiblesses et des facilités bien plus criantes. L'orchestre sous la direction d'Arnold Ostman ne faisait rien pour les rendre plus séduisantes.

Certes il y a de beaux airs. Mais la vérité, c'est que je ne peux plus supporter d'entendre ces opéras « en français » qui sont chantés, en fait, dans une langue qui n'a de nom dans aucune langue. Ce ne sont pas seulement les étrangers, ce sont les Français même, sauf Jean-Philippe Courtis, excellent, qui chantent désormais tous dans un style de diction international, sans saveur et sans couleur, où l'intelligibilité ni la beauté du mot, de la syllabe en tant que telle, ne sont plus prises en considération : comme si l'opéra n'avait plus pour idiome qu'un volapük exempt de sens.

Pizzi, comme toujours, s'est interrogé sur la question du style, et des styles qui avaient cours à la création de l'œuvre, en 1826 ; ce qui nous vaut un décor mouvant, témoin de goûts éclectiques, où le néo-classique côtoie le néo-gothique. Quand on imagine ce qu'a pu être la pauvre Corinthe au XV^e siècle, on est un peu surpris de cette accumulation de trésors, qui en font la réserve de toutes les beautés de l'Antiquité, du Moyen Age et de la Renaissance commençante, rien de moins. Le peu qu'on perçoit du texte, il faut le reconnaître, conforte cette vision idéale. Sa transposition scénique, malheureusement, n'est pas entièrement satisfaisante. Il faut dire que le malheureux Pizzi a bien du mal à faire bouger tant soit peu, ne parlons pas de « jouer », les chœurs de l'Opéra.

Dimanche 17 novembre, 4 heures et quart.

La capote anglaise si judicieusement offerte, cette semaine, entre ses pages, par *Gai Pied* à ses lecteurs, a bien failli tomber à pic, en ce qui me concerne. Le recours aux préservatifs, malheureusement, n'est supportable qu'allant de soi, entre habitués convaincus de leurs bienfaits, adeptes résolus du « sexe à moindre risque ». Mais lorsqu'il faut donner des explications, faire de la propagande, vaincre les réserves de l'autre, qui quelquefois paraît blessé par la seule suggestion que des précautions pourraient bien être opportunes, dans ces cas-là tout est perdu. L'interruption se fait trop longue, la conversation par trop triviale : débandade générale. Ne vous suggère-t-on pas d'abdiquer toute prudence, présentée comme vaine, insultante ou lâche ? Mais vous ne sauriez vous laisser convaincre. Pas d'argent, pas de Suisse ; pas de caoutchouc, pas de bougre. Soyons fermes au moins de résolution, à défaut du reste. Après tout, un tas d'autres plaisirs n'exigent pas, eux, d'être enrobés. *Fellatio interrupta* donc (par exemple). Tâchons seulement de n'être pas doublés par la fameuse petite goutte préliminaire, d'enthousiasme. Quelle barbe !

*

Deux Américaines parlent trop fort, devant les cimaises de l'exposition *Klee et la musique*, à Beaubourg. Mais ce qu'elles disent, cette fois-ci, n'est pas bête et n'est pas faux :

« *Look at this one : Mit der Kuh* (Avec la vache). Tu vois une vache, toi ?

– Non. Ah si, toute petite, là, au milieu.

– Ah oui, et puis vache c'est *Kuh*, c'est pour ça qu'il y a tous ces tous ces *u*, tous ces *h*... »

On n'est pas plus saussurien que ces dames, ni plus pénétrant. Klee, avait-il lu son illustre compatriote ? Il est fidèle en tout cas à la tradition multilinguistique de leur patrie commune. Car si la *Kuh* est en train de déféquer, comme il est assez évident, n'est-ce pas l'effet d'un *transit par le signifiant* ?

*

Que la chorégraphie de Noureev pour *Le Lac des cygnes*, que j'ai vue l'année dernière, soit supérieure à celle de Bourmeister, que l'Opéra reprend une fois de plus ces jours-ci, je n'irai pas jusqu'à le prétendre. Du moins était-elle présentée dans de plus beaux décors que ceux de Maurice Le Nestour, avec, surtout, de moins vilains costumes que ceux de Marcel Escoffier. Leur style est à peu près celui des films historiques hollywoodiens à sujets médiévaux, vers 1940. Or il n'est supportable, si tant est qu'il le soit, que là.

Sans doute la beauté du visage, la distinction des traits, l'intelligence, de l'expression, sa noblesse, ne sont-ils pas suffisants pour un danseur, ou une danseuse. Sans l'un ou l'autre de ces éléments, pourtant, jamais un artiste chorégraphique, quelles que soient ses aptitudes professionnelles par ailleurs, ne pourra se flatter d'accéder au grand art, ni à la vraie popularité. Noureev n'a plus dans le corps la puissance de jadis, mais il peut fasciner un public, encore, malgré ses moyens diminués, par l'incomparable acuité de sa présence, la force, la personnalité, l'humour, de sa physionomie. Tandis que Florence Clerc (pour prendre un exemple entre cent) peut bien danser admirablement, son visage – qui n'est pas laid, loin de là –, son air dur, les sentiments qu'on est tenté (tout à fait à tort, sans doute) de lui prêter (la vanité, la malveillance), l'empêchent de nous toucher et nous défendent de l'admirer vraiment. Comment pourrions-nous être émus par un tel cygne blanc ? Au moins est-elle plus vraisemblable, et convaincante, en cygne noir.

Tous les grands danseurs – Jean citait Massine – ont eu un visage remarquable, par quoi je ne veux pas nécessairement dire beau, bien entendu, mais plutôt habité. La noblesse ou l'intelligence de l'expression peuvent être donnés par la nature à l'aveuglette, et donc trompeurs. Peu importe : c'est l'apparence qui nous chaut. Elles peuvent aussi être acquises. Mais il n'y a guère, alors, de possible tricherie : seules la noblesse et l'intelligence, du caractère, de l'existence, de la volonté, sauront les conférer.

*

Coup de téléphone d'un journaliste de *Gai Pied*, ce matin. J'ai dû dormir à peu près neuf heures en tout depuis mon arrivée à Paris, jeudi dernier. Autant dire que j'ai l'esprit plutôt

embrumé. Mon correspondant fait une enquête. Il veut savoir comment j'entrevois l'an 2000. Je suis trop fatigué pour prendre les précautions qui s'imposent et je réponds : « conservateur ». Après quoi je suis bien incapable de m'expliquer.

Il y a vingt ans nous imaginions 1984, et 2000 *a fortiori*, comme des temps qui n'auraient presque plus rien à voir avec les nôtres. Tout y serait scientifique, plastifié, galaxique, aseptisé. Mais 1984 n'a pas été comme cela, et 2000, probablement, ne le sera pas non plus. Pourquoi nierais-je que je m'en réjouis ? Je n'ai pas envie d'un monde neuf, inconnu, d'où tout ce que nous avons aimé aurait disparu. J'espère qu'en l'an 2000 il y aura des après-midi dans des musées désuets, des jardins solitaires entre les vasques et les pins parasols, des stylographes, des cravates, des jardiniers, des lecteurs de Paul-Jean Toulet, des jeunes gens qui feront des thèses sur le culte de Silvanus au III^e siècle et d'autres qui joueront du Schumann. J'espère qu'il y aura des forêts, des chemins, des coins perdus, des moustachus, des églises romanes, des vouvoiements, des garçons de restaurant polis, des races, des saveurs, des inégalités, des solitudes et quelques amateurs, à défaut d'usagers, de la langue française.

*

Le pire et le plus favorable terrain du fou rire, c'est l'horreur. Il menace d'autant plus qu'il serait plus atrocement déplacé.

C'est une histoire épouvantable. Fl. ne peut pas me la raconter en gardant son sérieux.

Il aimait beaucoup, comme tous ceux qui l'ont connu, son ami G., qui vient de mourir, emporté en quelques semaines par le Sida. Il est allé à son enterrement religieux. D'un côté la famille, de l'autre les amis achriens du mort. Le prêtre prononce une courte allocution. Nous voulons croire qu'il parle en toute innocence. Toujours est-il qu'il interroge : « Comment ne pas penser, face à une fin si foudroyante, au passage fameux de Bossuet : *Madame se meurt, Madame est morte ?* »

Mardi 19 novembre 1985, 5 heures moins le quart.

Des trois expositions que j'ai pu voir à Paris pendant ce court séjour, *Anciens et Nouveaux*, qui montre, au Grand-Palais, une partie des œuvres acquises par l'État depuis l'arrivée au pouvoir des socialistes, est sans aucun doute celle qui m'a le plus séduit. Bijoux gaulois et sculptures égyptiennes, têtes en bronze d'Hadrien et Lorenzo Lotto du Puy, Jordaens et « le Pensionnaire de Saraceni », Vermeer et Chardin, Piranèse et un certain Delaporte, que je ne connaissais pas, y voisinent pour offrir un itinéraire qui est presque de bout en bout passionnant. Si *La Vasque de l'Académie de France à Rome* de Corot avait, outre son très grand charme, des raisons particulières de m'intéresser, l'esquisse pour *La Chasse aux lions*, de Delacroix, suffirait faire tout le prix de n'importe quel musée. « On dirait que cette peinture, comme les sorciers et les magnétiseurs, projette sa pensée à distance », disait Baudelaire. Il parlait du

tableau achevé, qui est à Bordeaux, très abîmé malheureusement par l'incendie de l'hôtel de ville en 1870. Mais la phrase s'applique encore mieux à cette esquisse merveilleuse, débordante de fougue, où la peinture se laisse aimer presque pure, couleur et matière en explosive fusion.

Il est extrêmement dommage qu'on termine le parcours de l'exposition sur un choix, en lui-même très contestable, éclectique jusqu'au n'importe quoi, d'œuvres modernes et contemporaines qui sont présentées n'importe comment. Il n'est même pas possible, ici, de parler d'accrochage. Si c'est à la visite d'un dépôt que le public est convié, il aurait fallu le lui dire. Ce pourrait avoir son charme. Ce n'est pas le cas. Les cartouches relatifs à chacune des œuvres ici accumulées comme dans des réserves sont introuvables et tellement aberrants, quand on les trouve, que Bram Van Velde (passe encore) et Masson y sont donnés comme appartenant à l'art de la Belgique !

N'empêche. Cette déception finale ne suffit pas à détruire le plaisir et l'excellente impression que donne cette exposition. Il paraîtrait que n'est montré là qu'un dixième des achats récents. Étonnant comme Paris, un peu provincial vu de New York, fait figure de grande et riche métropole culturelle vu de Rome. Quatre jours suffisent à peine à commencer d'y effleurer la mousse, ou la crème, de l'activité artistique qui s'y déploie. Et cette activité y est souvent du niveau le meilleur. C'était l'évidence hier soir à l'Opéra-Comique, où nous avons vu le spectacle de ballets. *La Dansomanie* est vraiment une bien petite chose, gentille sans plus, dont la résurrection présente surtout un intérêt documentaire et historique. Le divertissement du troisième acte de *Napoli*, dans la chorégraphie de Bournonville, a le mérite d'offrir beaucoup plus de danse, et bien meilleure. L'une et l'autre pièce, en tout cas, suffisent tout à fait à démontrer une vérité trop peu répétée, l'excellente qualité du Ballet de l'Opéra dans son ensemble, d'une étoile justement célébrée comme Charles Jude jusqu'à un simple coryphée comme Thierry Mongne, en passant par Isabelle Guérin, Fanny Gaïda, Wilfred Romoli et pour ainsi dire tous les autres. Je ne me suis jamais senti plus cocardier que depuis mon installation en Italie.

Albertville, hôtel Le Million, mercredi 20 novembre 1985, 11 heures du soir.

Mon ami Jim, avec qui nous voyageons, a dans la tête une carte de France bien particulière : c'est celle des restaurants « à étoile(s) ». Albertville et son Million est pour lui ce que sont pour d'autres Conques ou Saint-Savin-sur-Gartempe ; je ne dis pas Vézelay, car Vézelay, par une rare coïncidence, tient aussi dans la topographie de son désir une place de choix, à cause du fameux Espérance de Saint-Père.

Et il faut bien dire qu'il est stupéfiant et on ne peut plus réconfortant de faire dans une ville mineure d'une province excentrée un repas comme celui que nous venons de faire. Ici, et dans une centaine d'autres sanctuaires à travers ce pays, se perpétue, et se raffine encore, peut-être, un grand art. Ce peuple peut encore l'entretenir, et l'apprécier ; en fournir les desservants et les fidèles. Que ne fait-il preuve d'une telle vigilance du goût pour sa langue ?

Nous avons pour voisins, à la table la plus proche, des gens qui pouvaient être agents immobiliers à Saint-Gervais ou commerçants à Chambéry, peu importe : des centaines d'avocats ou de médecins ne parlent pas mieux. Ce n'est pas seulement l'incorrection et la

banalité de chaque phrase, la passion des formules toutes faites les plus hideuses du moment, la laideur de la prononciation où jamais ne peuvent sonner deux consonnes de suite ; c'est cette invraisemblable fascination de la merde qui déborde de tous les côtés dans la société française aujourd'hui. Il ne s'agit pas dans mon esprit d'un tabou. Je n'ai rien contre une formule bien sentie ici et là, quand les circonstances l'appellent. Mais l'on aimerait pouvoir faire un bon dîner dans un confortable restaurant, de temps en temps, sans être assailli, comme partout désormais par le flot des « ça me fait chier », « elle est chiante », « je l'emmerde » et autres « je crois qu'il nage dans la merde » (d'un confrère qui a des difficultés pécuniaires). Je vous assure qu'à la longue cela vous gâche la moindre cuisse de faisan farcie au foie gras. Cela vous gâche d'ailleurs tout autant les premiers « pâtés impériaux » venus dans une gargotte de troisième ordre. R. et moi dînions avant-hier à Paris dans un petit restaurant chinois proche de l'Opéra-Comique, une seule autre table était occupée, et c'était par des gens de radio tout aussi portés que nos Savoyards sur la chierie sous toutes ses formes. Comme disait Barthes, ce qui est reposant à l'étranger, c'est qu'au moins on ne comprend pas ses voisins de table. Malheureusement je commence à comprendre assez bien l'italien. Là-bas c'est le *cazzo* qui est l'obsession. C'est déjà plus intéressant.

Jim voulait dîner au Million, je voulais voir en chemin le musée de Lyon. Non sans mal, nous y sommes arrivés presque deux heures avant la fermeture. Je connais ses beautés, je connais ses petits travers. « Est-ce que le second étage est ouvert aujourd'hui ? » ai-je demandé bien poliment, en entrant. « Oui monsieur, vous avez de la chance » m'a répondu l'aimable dame de l'accueil. Elle n'a malheureusement pas précisé que la moitié seulement des salles de ce niveau-là était visible. Je voulais voir à tout prix le Véronèse que j'aime tant, *La Découverte de Moïse*, pour le comparer au tableau frère du Prado. Portes closes. Closes aussi sur le Tintoret, sur le beau Stanzione, sur le Bourdon, le Vouet, les Rubens. Toutes mes démarches ont été vaines : manque de gardiens, qu'est-ce que vous voulez ?

Dans ma colère, je n'ai plus aperçu que les défauts de ce musée qui compte parmi mes préférés. Son dernier réagencement doit dater d'Édouard Herriot, autant dire qu'il est passablement défraîchi, comme les tentures rouges des plus prestigieuses salles. On ne fait pas plus « années cinquante », mais véritables, et nullement sublimées par le charme nostalgique. Les toiles sont trop serrées. Ainsi la merveilleuse *Méduse* de Jawlensky est-elle absurdement accrochée juste en dessous, et très près, d'un Gleizes, d'ailleurs très beau, le portrait de *Mlle Juliette Roche*. Etc., etc. Il n'a pas fallu moins, pour m'apaiser un peu, que la copie par Delacroix de la *Mise au Tombeau* du Titien. Comme je l'aurais volé avec plaisir, pour embêter la conservatrice ! Et comme il doit être de bonne compagnie, dans une chambre, face à une table de travail !

Longtemps, j'ai méprisé les copies, fussent-elles l'œuvre de maîtres. J'avais tort. Dans une copie par un grand peintre du grand tableau d'un autre grand peintre, on trouve un intérêt stratifié, et un bonheur multiplié : la composition de l'un, la manière de l'autre ; les marques conjuguées de deux virtuoses ou de deux génies.

Le tableau a été offert au musée par Paul Chenavard, dont on voit dans une autre salle le portrait par Courbet. Chenavard devait aimer les copies, car une étude de Gustave Ricard d'après Rubens vient également de lui. Mais l'opération ne connaît pas toujours, bien sûr, un égal succès. Ricard est moins heureux quand il travaille d'après Rembrandt, et Manet, quand il s'inspire de Delacroix, ne vaut en l'occurrence ni Delacroix copieur ni Delacroix original.

La Mise au tombeau a deux voisins : au-dessous d'elle *La Mise au tombeau* de Géricault d'après Raphaël, et à sa droite un très grand Delacroix, tout à fait original celui-ci, *La Mort de Marc Aurèle*. La scène représentée, à première vue, paraît lourdement achrienne. L'empereur agonisant semble recommander à la bienveillance de ses proches un jeune homme à demi nu, passablement affecté d'attitude, un anneau d'or dans l'oreille, et qu'il tient par le bras avec la plus grande intimité. On prendrait facilement l'adolescent pour le giton du César philosophe. Mais c'est en fait son fils Commode, le mal nommé ; d'où l'air pervers du jeune homme, et l'expression dubitative de l'entourage...

*

Entre Lyon et Chambéry, comme entre Lyon et Grenoble, l'autoroute est ponctuée par des panneaux de signalisation d'une laideur et d'une vulgarité inimaginables. Le personnage de vilaine bande dessinée qui y déploie de kilomètre en kilomètre son gros nez tubéreux gâche les paysages de la Savoie et du Dauphiné, et vous dégoûterait d'y mettre les pieds.

Bologne, jeudi 21 novembre 1985, 11 heures et quart.

Le désir touristique, d'être exaucé, n'en est pas pour autant, à chaque fois, satisfait.

Depuis des années je voulais voir la place ducale de Vigevano, en Lombardie. Je l'ai vue : une place ; longue, pavée, dominée par une tour de Bramante et close par la façade concave d'une église baroque. Il pleuvait, il faisait froid, nous ne savions où nous garer et ne pouvions abandonner tous les trois en même temps la voiture, chargée de tout notre bien : insignifiant plaisir. Les façades peintes sont repeintes, mais il se peut très bien qu'elles m'enchantent un autre jour. Il y a aussi, hélas, que le pays est laid, que toute cette plaine lombarde est aussi souillée d'usines, d'ateliers, de pavillons et de pylônes que la malheureuse vallée d'Aoste, si pittoresque jadis, aujourd'hui tellement dévastée.

À Bologne presque autant qu'à Ferrare ou à Turin, De Chirico. Si la preuve du grand art c'est qu'on y pense constamment, pour qui voyage en Italie, De Chirico est un fulgurant génie.

Rome, samedi 23 novembre 1985, 4 heures.

L'exposition *Morandi et son temps*, qui nous avait décidés à faire une étape à Bologne, avant de regagner Rome, s'ouvre magistralement. Ses trois ou quatre premières salles sont consacrées aux « antécédents », pas toujours très clairs en tant que tels, comme dans le cas de Corot, et aux « références ». C'est l'occasion d'admirer par exemple le *Panier de pêches avec des noix, un couteau et un verre de vin*, de Chardin, qui n'a jamais fait si grand effet que posé

seul, ainsi, sur une entière cimaise : les fruits y prennent comme jamais une valeur d'icône, aussi forte que chez Cézanne. De Cézanne on peut voir justement des Pommes de la collection Guillaume, le fameux *Vase bleu* du Jeu-de-Paume et *Cinq baigneurs* de même provenance, qui sont assez exactement ce qui vous ferait vous damner d'un cœur léger. Comme je ne veux pas tomber dans mon péché habituel d'énumération, je mentionnerai seulement un très étonnant trompe-l'œil de Crespi, *Una Biblioteca musicale*, ingénieusement montée sur une commode, et un superbe paysage de Dufy, de 1909. L'ennui, c'est que la suite de l'exposition n'est pas tout à fait à la hauteur d'une aussi somptueuse ouverture. Je crois bien que la faute en est à Morandi. Sans doute ne m'est-il pas assez familier pour que je puisse me prononcer en termes absolus, sûr de mon opinion, mais je dois dire qu'il ne me donne pas l'impression d'un peintre de tout à fait première catégorie. L'œuvre est sans doute assez subtile, dans sa palette volontairement très réduite, mais terriblement répétitive. L'être-là des choses, sans doute ; mais l'on est fortement tenté de se dire, comme souvent, que la métaphysique a bon dos.

Dimanche 24 novembre 1985, 11 heures et quart du soir.

Journée à Tivoli, avec R., Philippe St. et Jim B. J'avais gardé un bon souvenir d'une excursion de ce côté-là avec mes parents, il y a plus de vingt ans, mais j'avais remarqué déjà, à l'époque, que la vue, depuis la villa Adriana, était en partie gâchée par l'apparition, sur les collines, de vilains immeubles modernes. Aujourd'hui, c'est toute la via Tiburtina, depuis Rome, qui présente le plus désastreux spectacle. Ce n'est pas seulement que la plaine, entre Rome et l'ancienne Tibur, est désormais tout urbanisée, c'est que cette urbanisation chaotique est de la pire espèce. On avance sur trente kilomètres entre des ruines de toutes les périodes, mais récentes pour la plupart, garages effondrés, stades rouilles, squelettes d'on ne sait trop quoi. Dans les rares espaces vides, ce ne sont que panneaux publicitaires. Et tout du long, la route est bordée d'immondices, comme si elle n'était qu'une longue décharge municipale.

Tivoli même, de tous les sites illustres, est un de ceux qui a le plus souffert, et bien moins des bombardements de la dernière guerre que de l'indifférence ou du vandalisme de ses habitants. Les guides continuent de placer au plus haut, les couvrant d'« étoiles », ce site et ses principales attractions touristiques, mais la plus grande part de ce qui faisait leur beauté et leur charme poétique s'en est allé. Tous les panoramas sont souillés par des maisons laides, lépreuses même quand elles sont presque neuves, des usines désaffectées, des pylônes, des antennes et partout, partout, des ordures abandonnées en vrac à chaque virage, sur tous les versants. Même les jardins de la villa d'Este témoignent d'un état frappant de décadence, de négligence et de semi-abandon. On sait qu'il ne faut pas s'approcher de leurs bords, et des points de vue jadis amoureusement ménagés pour des spectacles qui sont aujourd'hui désolants. Mais c'est aussi dans les allées, entre les vasques, que transparissent le défaut d'entretien, l'usure de tout, le renoncement ou la gêne. La triste lumière d'un pluvieux dimanche de fin novembre n'arrangeait pas les choses. Il faut croire que la magie des lieux s'exerce encore, néanmoins, car mes trois compagnons, qui ne les connaissaient pas, avaient l'air enchanté.

Peut-être était-ce à cause de la chaleur communicative des banquets. Poussé toujours à remettre les pieds dans les traces de mes pas, je les avais entraînés au fameux restaurant de la Sybille, au-dessus des gorges de l'Aniene. Ce n'est pas précisément un « bon » restaurant, mais l'accueil y est aimable, et l'endroit d'une séduction maintenue, très forte. On déjeune, en

été, dans le bruit des cascades, au pied du temple rond dit « de Vesta », sur la terrasse. En hiver on se contente d'en voir les belles colonnes cannelées à travers les fenêtres, de sa table, tandis qu'on est submergé sous une abondance peu résistible de victuailles.

Ph. devait prendre un avion pour Paris. Nous l'avons conduit directement de Tivoli à l'aéroport de Fiumicino, près d'Ostie, et en rentrant R., Jim et moi sommes allés voir E.U.R, la cité fasciste voulue par Mussolini pour l'exposition universelle prévue pour 1942, à Rome. Je ne sais pas s'il est encore de bon ton ou même de rigueur, idéologiquement, de trouver ridicule, ou pire, ces monuments. Probablement pas. Quels que soient les motifs, douteux peut-être, de la réévaluation qui s'opère, elle est juste. Tout ce qu'on doit à un régime haï n'est pas pour autant haïssable, et les plus réussies des constructions d'E.U.R. sont tout simplement très belles. Le palais de la Civilisation du Travail, avec ses 216 arches béantes superposées, sur six étages et quatre côtés semblables, entre ses statues colossales de dresseurs de chevaux, je lui trouve un grand charme poétique, qui doit beaucoup, bien sûr, encore une fois, à De Chirico. Cet édifice et ses pairs triomphent aisément de la plupart des bâtiments modernes qui les entourent : la pauvreté du matériau et la puritaine modestie des partis ne présentent, quoi qu'on en dise, aucune supériorité politique, ni morale, *much less* esthétique...

*

Nous avons assisté hier soir, tous les quatre, à la dernière représentation, à l'Opéra de Rome, du *Démophon* de Cherubini, monté par Luca Ronconi, avec Montserrat Caballé et Margarita Castro Alberti. C'est un très curieux spectacle, intéressant, très inégal mais non sans mérites. L'œuvre elle-même est belle, et son livret français, quoique très complexe, soutient la curiosité, et même l'accroît avec le temps. Bien entendu, comme d'habitude on n'y comprenait rien, sauf à s'aider du texte écrit, ce que je faisais quand la lumière le permettait. Très notable exception à la mauvaise diction générale, Jean-Pierre Lafont qui chantait exceptionnellement, hier, le rôle de Démophon. Sa voix est superbe, bien supérieure, à mon goût, à celle du ténor Veriano Luchetti, très acclamé pourtant, plein de vaillance, mais au timbre nasal franchement désagréable. Une sorte de vibration métallique m'a paru affecter, de moins en moins, heureusement, à mesure qu'avancait la soirée le chant de Montserrat Caballé. Celui de Margarita Castro Alberti est plus pur, si la pureté, en ces matières, peut s'accommoder d'une indifférence totale au sens. Ces deux dames, qui tiennent respectivement le rôle d'une jeune femme qui passe pour vierge et d'une jeune fille à marier sont l'une et l'autre énormes, et leurs duos sont d'un effet comique appuyé. Étonnamment, la mise en scène de Luca Ronconi est à peu près inexistante. Toute l'originalité de la production est dans les décors de Gianni Quaranta. Ils sont riches, souvent assez beaux, extrêmement compliqués et utilisés d'incompréhensible manière. C'est ainsi qu'on voit au début du premier acte une formidable machine de scène, pleine de plates-formes coulissantes sur un fond partiel d'hémicycle néoclassique, qui par la suite disparaît totalement, tandis que les principaux héros chantent leur long duo d'amour à l'avant-scène, devant un immense rideau de garage. De la même façon, le brillant final, où se retrouvent tous les personnages, est donné sur un espace étroit et clos, tandis que sont cachées au public d'opulentes profondeurs, très coûteuses certainement, mais qui n'ont été exposées que quelques minutes. Tous ces mécanismes savants ne fonctionnent qu'imparfaitement, un machiniste s'est comiquement laissé surprendre sur scène, et les perruques du chœur sont distribuées semble-t-il au hasard, sans aucun souci de la taille

des crânes. Quant au public romain, il est encore plus mal élevé et bruyant que celui de Paris. S'illustre particulièrement, parmi les bavards et les farfouilleuses de sac, une très vieille dame qui froissait nerveusement sur ses genoux un grand sac en matière plastique, à tous les moments de spéciale tension dramatique.

Lundi 25 novembre, 3 heures P.M.

Le temps m'a manqué samedi pour laisser trace ici de notre matinée bolognaise de vendredi. Nous étions entrés dans San Petronio, et puis nous avons été déçus de ne pas trouver, dans Santa Maria della Vita, la *Déploration* de Niccolò dell'Arca : *in restauro*, disait le mélancolique panneau. Cependant, excellente surprise, nous avons découvert la *Déploration* à la Pinacothèque nationale. Elle vient d'être restaurée, en effet, et la disposition des divers personnages a été modifiée. Dans l'ancienne, que je connaissais par la photographie, la plus agitée des figures, celle de Marie-Madeleine, était sur la droite, ce qui permettait d'observer pleinement le très large envol de ses voiles. Sous prétexte qu'on ne pouvait voir ainsi qu'un seul côté de sa silhouette, Marie-Madeleine est désormais sur le côté gauche, presque de face. Le mouvement de ses jambes et son buste sont ainsi mieux en évidence, c'est vrai ; mais il se perd beaucoup, dans cet arrangement-là, de l'extraordinaire animation du groupe.

Un seul spécialiste, Cesare Gnudi, a soutenu que toutes les figures ne datent pas de la même époque, et que si pour la plupart elles ont bien été exécutées en 1463, celle de Marie-Madeleine et celle de Marie Cléofas pourraient avoir été ajoutées aussi tard que 1485. Cette thèse est aujourd'hui très critiquée. Elle a pourtant la vraisemblance pour elle, car les différences de style entre ces deux statues et les autres sont frappantes. Quoi qu'il en soit, l'ensemble, par son expressionnisme exacerbé et sa baroque exubérance, est d'un anachronisme stupéfiant. Il s'agit certainement d'une des œuvres les plus singulières et les plus puissantes de l'histoire de la sculpture.

On parle toujours de la fadeur de l'école de Bologne, on pourrait tout aussi bien parler de sa violence. Une cruauté théâtrale, mais d'autant plus sensible, est très souvent à l'œuvre chez les Carrache, où le Couronnement d'épines comme la Flagellation ont tous les caractères d'abominables supplices : ce sont vraiment des scènes de torture. Même le langoureux Guido Reni peut faire étalage d'une brutalité extrême. Elle frappe dans son *Massacre des Innocents*, peut-être le plus beau tableau du musée. La rigoureuse et noble construction en V ne résout pas tous les problèmes que pose une surabondance de personnages et de lignes, surtout vers le bas, mais les expressions des deux femmes de la partie supérieure et les gestes des deux tueurs instaurent une tension picturale éperdue par le moyen d'une fureur physique exhibée. On pense bien entendu à Poussin et au *Massacre* de Chantilly, bien supérieur de composition parce qu'il y circule plus d'air, mais guère plus dramatique ; on pourrait penser aussi bien, d'après le spectacle de la femme saisie par les cheveux comme elle tente de s'enfuir avec son enfant, ou devant l'image du glaive levé au milieu du tableau, à *Guernica*.

Interrompu par la visite de Gennaro C., pas vu depuis Florence il y a quatre ans. Il n'a pas changé, il est gentil, trop sérieux et physiquement assez excitant. Il veut faire carrière dans la décoration de théâtre. C'est ce qu'il a étudié à Florence. Il est calabrais. Il connaît à peine Rome, qu'il dit ne pas aimer parce que c'est une trop grande ville. La villa Médicis ni son jardin ne l'étonnent. Je suis allé le chercher à la loggia, il me parlait dans les allées du parterre et dans le *bosco* sans jeter un seul coup d'œil alentour. Du belvédère, il promène un court regard sur la ville, aussitôt satisfait. Chez moi non plus, rien ne retient son œil. Je suppose qu'il dirait que c'est moi qui l'intéresse, les gens, parler. En fait, je n'ai jamais vu personne d'aussi peu curieux. Il va enseigner en Calabre l'histoire du costume. Mais il ne connaît rien à l'histoire du théâtre, rien à la peinture, rien à la sculpture, rien à rien. Je suppose qu'il sait ce qu'on lui a enseigné, puisqu'il a des diplômes, mais là non plus il n'a jamais ressenti l'envie de regarder sur les côtés. Je ne comprends pourquoi, chez les autres, le manque de curiosité, qui ne me fait guère de tort, est un des défauts qui m'exaspère le plus. C'est le péché suprême contre la vie, et c'est surtout le trait le plus contraire au bonheur. Pauvre G. ! J'augure mal du sien, et d'abord de son avenir professionnel. Mais le mien n'est pas bien brillant non plus, selon toute apparence. Il avait été vaguement question que *Manières du temps* reçoive le prix Médicis des essais. Il a été donné aujourd'hui à Michel Serres. Robbe-Grillet seul a voté pour moi. On pourrait finir par s'étonner, ou se décourager, de ne recueillir jamais que si peu de suffrages. Quarante ans bientôt, et pas la moindre expérience d'un vrai succès... Je n'exclue nullement que ce soit de ma faute.

Ravello, hôtel Palumbo, mardi 26 novembre, 7 heures et demie du soir.

Les villages, à bout de péninsule, s'appellent Marciano, Termini, Nerano. Quand nous y sommes passés un peu après quatre heures, cette après-midi, il faisait presque nuit, et il pleuvait. Nous étions pressés, car nous espérions avoir un peu de lumière encore pour montrer à Jim, plus à l'est, la route côtière du versant méridional, vers Positano et Amalfi. Il n'était donc pas question de s'arrêter, moins encore de marcher, depuis Termini, jusqu'à la *punta Campanella* ou jusqu'à l'ermitage de San Costanzo, sur les flancs de la dernière montagne du cap, le mont San Costanzo. Depuis vingt ans je suis venu et revenu sur cette péninsule de Sorrente et sur la côte amalfitaine, toujours à Ravello. Mais jamais je ne suis allé jusqu'à la pointe de la presqu'île, face à Capri. La route principale, entre Sorrente et Positano, coupe à travers la montagne, par Sant'Agata sui Due golfi, d'où la vue, les vues, sont aussi belles, sur le golfe de Naples et celui de Salerne, que le promet ce nom. Aujourd'hui, par Massa Lubrense, je me suis approché bien d'avantage de cette pointe qu'un désir insistant me désigne. Mais il faudra faire encore, un autre jour, une autre expédition, et qui ne pourra s'achever qu'à pied, quand la lumière et le temps nous manqueront moins.

Pauvre péninsule ! La nature n'en avait guère disposé de plus belle, et les siècles et les hommes l'avaient encore embellie. Hélas ! Tout son versant nord, depuis l'horrible Castellammare di Stabia, dans son pauvre fond souillé du golfe de Naples, jusqu'à Sorrente, est aujourd'hui défigurée. C'est tout juste si, certains jours de brume, on peut encore avoir sur la baie, et sur le Vésuve, des vues aux bords fondus, qui font grâce des usines, des carrières, des cités ouvrières, des néons d'hôtel. Le versant sud, parce qu'il était plus abrupt, a moins souffert. Le dessert seule une route étroite, infiniment sinueuse, qui décourage les promoteurs de « grands ensembles », peut-être. Elle ne décourage pas les touristes, ni les trop nombreux riverains, de sorte qu'interminable elle est toujours encombrée. La circulation, déjà très

difficile en hiver, est infernale en été. Le principal défaut de tous ces lieux merveilleux, c'est donc qu'on ne peut que très difficilement les quitter. Cela ne m'empêche pas de rêver ce soir d'un séjour dans une maison solitaire, là-bas, près de Termini, ni de revenir toujours à Ravello, dont les merveilles silencieuses, du moins, dominant de toutes leurs falaises l'agitation du rivage. Tant qu'à être prisonnier, autant choisir le paradis.

Ravello, mercredi 27 novembre, 5 heures.

Après un déjeuner de croque-monsieur sur la place du village, au soleil, avec moi, les autres sont partis pour Paestum. J'y suis allé souvent, et encore une fois ce printemps avec Denis ; et puis j'avais à travailler. J'ai donc préféré rester à Ravello. Mais je me suis offert, avant de regagner notre chambre, une assez longue promenade solitaire dans la montagne. J'ai marché jusqu'au sommet du mont Brusale, au-dessus du bourg. Le versant oriental était déjà dans l'ombre. Je n'y ai rencontré que des chèvres, et leur berger barbu. Le faite porte quelques traces infimes d'un château disparu, dont un puits inquiétant, ou bien une fosse, dangereusement ouverte à même le sol, sans margelle, et qu'obstruent seules quelques branches. De jeunes châtaigniers, sur l'autre flanc, qui regarde Scala, occupent de savantes terrasses. Sur ces hauteurs, pas une âme. Dans la lumière du tardif automne, tout est pâle : gris pâle des troncs et des pierres, jaune pâle du sol et des feuilles. Pâle lamer, pâle mais distinct le golfe de Salerne, et les rivages de Paestum. J'ai vivement surpris, en redescendant, une femme et son fils qui travaillaient dans leur jardin, au-dessus de la plus haute maison de Lacco, bien loin au-dessus de Ravello. Ils n'ont pas l'habitude de voir arriver quiconque parle haut, eux qui n'atteignent leur demeure qu'en gravissant à pied des milliers de marches.

*

Je viens de lire enfin *La Douleur*, et j'achève *L'Envers du temps*. *La Douleur* ne m'irrite pas du tout comme avait fait *L'Amant*, l'année dernière. Les situations ici sont trop tragiques, trop fortes aussi, le simple pathos de la vérité s'y montre trop terrible et trop efficace, s'agissant de pareils événements, et vécus, relatés par leur protagoniste, pour qu'il soit décent de parler de *style*. À une femme qui raconte son attente, au printemps de 1945, de son mari déporté, qu'elle craint mort et qu'elle voit finalement revenir mourant, il serait malvenu de reprocher sa ponctuation. Rien à dire et beaucoup à admirer, comme toujours chez Duras, dans l'incomparable puissance de l'évocation, la netteté, déchirante ici, de l'image. Mais si cette langue-là va gagner la partie, comme tout le donne à penser, si ce français-là est celui de la littérature de l'avenir, si tant est qu'il en survive, on pourrait bien se décourager : « pour s'être affublé de l'identité d'un mort, pour avoir volé l'identité de ce jeune homme mort à Nice, il fallait qu'il se soit produit dans les années précédentes de la vie de Rabier un acte criminel » (p. 110). D'ailleurs « Rabier pouvait parler qu'avec des gens de la vie desquels il disposait... » (p. 111).

J'ai voulu lire Alain Nadaud parce que je lui trouvais une bonne tête : c'est un motif comme un autre, qui ne vous guide pas plus mal que beaucoup. Georges-Emmanuel Clancier, pour

prendre un exemple inverse, est peut-être un très grand poète, mais ni son visage, ni sa coiffure, ni ses cravates, ni les revers de ses vestes ne m'incitent à lire ses livres. Je crois aux apparences : elles ne trompent pas davantage que les profondeurs, où chacun jette ce qu'il veut.

Bien entendu, depuis Proust, on n'ose plus faire trop de reproches aux écrivains emberlificotés, crainte qu'ils ne soient géniaux, et leur style une incomparable polyphonie. Mais Alain Nadaud exagère. Je ne connais pas d'auteur plus « dont duquel » que lui. Il s'aventure couramment « le long de ce qu'on pouvait deviner comme ayant été de larges avenues » (p. 63) et « pour peu que l'on essayât en esprit d'imaginer la forme qu'elles avaient été susceptibles de revêtir à l'origine » (p. 62), on se perd avec lui. Il ne se sort de ses relatives emboîtées qu'à force de « celui-ci » ou « celle-ci », et même l'horrible « ce dernier », où le bon usage ne se résout qu'en ultime recours, est chez lui de constante pratique. On serait plus indulgent pour toutes ses lourdeurs s'il donnait l'impression d'en maîtriser tout à fait le périlleux agencement, mais il franchit plus d'une fois la frontière entre l'inélégance et l'incorrection. Il ne se soucie pas plus que la plupart de ses contemporains que ses participes, présents ou passés, renvoient au sujet de ses propositions, principales ou subordonnées : « Par exemple, lorsqu'ils s'aperçurent que, *reposant* à même le fond de planches disjointes et mal équarries, *chaque cahot* du chemin m'arrachait une grimace..., etc. » On doute que ce soit chaque cahot qui repose. Vous direz que le sens est clair. Mais le sens est la perte des lettres...

Le narrateur de *L'Envers du temps* est un légionnaire gallo-romain. Il a néanmoins un goût immodéré pour toutes les *scies* de notre époque. Son récit est un festival de « faire l'impasse », d'« à la limite », de « dénégation », de « déstabilisés », d'« incontournable », d'« au départ » et même de « lieu d'où ça parle ». Il n'est pas jusqu'à notre comique usage de *quelque part* qui ne se retrouve, d'hilarante manière, dans la bouche d'un druide doublement antique : « ... cette *connaissance*, dont tu subis les effets pervers parce que, de toute évidence, elle t'est *quelque part*, et à certains moments, proprement insoutenable ». Il en résulte un constant anachronisme des expressions et des concepts. Étant donné le titre, on pourrait se dire que c'est le sujet, et parfaitement volontaire. Il apparaît vite qu'il n'en est rien.

Au fil des pages, pourtant, il semblerait que la langue s'allège. C'est peut-être qu'on est pris par le récit. *L'Envers du temps*, de fait, ou l'histoire à rebours, est un thème admirable. On aimerait quelques détails pratiques, certes, sur ce cours inversé des choses. Les empereurs romains se succèdent à l'envers, par exemple, mais commencent-ils leur carrière par la fin, par leur vieillesse ou leur assassinat ? Les fils sont-ils les pères des pères ? Poussée à bout, l'idée impliquerait des gestes à reculons. Mais nous ne saurons rien de tout cela, et nous devons imaginer nous-mêmes les « modalités pratiques », comme dirait peut-être le druide. N'empêche. On se laisse entraîner par ce fleuve à rebours ; et d'autant plus que remontant vers sa source sauvage, il ressemble de plus en plus à notre estuaire barbare. Tout ce qui a fait la civilisation, peu à peu, se trouve englouti dans l'ignorance, la violence, la nature et l'oubli. Peut-être allons-nous boire à nouveau de cette eau, et elle fait froid dans le dos ; surtout dans le dos des écrivains, qui ont tendance à confondre la civilisation et la littérature : « Et par contrecoup, malgré moi et de façon tout à fait absurde, je n'aurais donc eu d'autre souci, comme par quelque ultime entêtement, que de prétendre à un dérisoire statut d'écrivain, alors même qu'il est déjà trop tard, que cette œuvre est en passe d'être abolie et que toujours plus nombreux dans mon entourage sont ceux qui ont perdu le goût et jusqu'à l'usage même de la lecture » (p. 10).

Rome, v. 29 novembre, 5 heures moins le quart.

Au fond, si je n'ai jamais éprouvé de véritable enthousiasme pour Pompéi, c'est peut-être que je n'ai jamais vu les ruines que sous la pluie, et en y pénétrant par la mauvaise porte. Je suis toujours entré du côté de l'amphithéâtre et de la grande palestine, pour suivre la voie de l'Abondance. C'est commencer par le plus austère, le plus didactique. Bien mince, en ces parages, le charme poétique qui pourrait faire oublier la chaleur ou le froid, selon, les murs relevés de frais, le béton et les boîtes de bière. La séduction n'opère que plus loin, vers les théâtres, sur le forum, ou bien dans les plus belles des maisons, celle du Faune ou celle des Vettii. Chez les Vettii j'ai vu pour la première fois *in situ*, jadis, avec un enthousiasme qui ne se dément pas, de la peinture romaine. Mais dans ce domaine j'avais gardé le meilleur pour la fin, car c'est sans aucun doute la lointaine villa des Mystères, où bêtement je n'avais jamais mis les pieds. Nous y sommes allés hier, par la voie des tombeaux. Comment savoir si le peintre qui fut un jour à l'œuvre, dans la *Sala del grande dipinto*, fut un artiste de premier plan ? Nous ne connaissons pas ses rivaux. Mais ce qu'il a laissé là, sur le mur et dans la mémoire, est d'une puissance incomparable.

S'exalter pour Pompéi, aussi, Pompéi et son fond de golfe le rendent bien difficile. Une fois qu'on est sur les champs de fouille, on peut peut-être ne voir, au bout des allées, que le haut du Vésuve et trois pins parasols. Mais pour en arriver là, et pour en partir, c'est le *asshole of the world*, comme dit Jim, qu'il faut traverser dans les deux sens. Impossible de savoir, de la misère qui s'étale ou de la prospérité qui s'affiche, ce qui a fait le plus de dégâts. Elles sont vautrées l'une et l'autre dans l'ordure, sur trente kilomètres à la ronde.

*

Nous sommes rentrés précipitamment de Naples pour le vernissage de l'exposition Kertesz, hier soir, à la Villa. Kertesz n'est pas mon photographe favori. Hongrois pour Hongrois, j'aime mieux Moholy-Nagy, par exemple. Mais enfin c'est un artiste important, et je me réjouissais de voir beaucoup de ses œuvres. Hélas ! Qui aurait pu le croire ? Toutes les épreuves sont récentes. Pas de grain, pas d'usure, pas de marques de l'âge.

J'ai rencontré Jean-Marie Drot :

« Ce qui me préoccupe un peu, ce sont les tirages. Quand ont-ils été faits ?
– Oh , ils sont tous d'époque... »

Ça m'étonnerait. Avec ces tirages-là, l'exposition n'a plus pour moi aucun intérêt, ni pour quiconque s'intéresse à la photographie comme art. Il n'y a pas d'art sans l'épreuve du temps.

*

Grâce à Jim, nous avons connu deux restaurants romains « à étoile » ; une étoile chacun, car *Michelin* n'en donne deux à personne en cette ville. Encore, dans les deux cas, me demandé-je bien les raisons de l'attribution. *Alberto Ciarla* est dans le Transtévère. Le service n'y est pas très raffiné, mais la cuisine assez recherchée. Deux plats de *pasta* servis en spécimen y étaient très bons, sans doute, mais à peine tièdes. Chauffer les plats semble un rite inconnu. Des fruits de mer étaient bien frais, mais c'est la moindre des choses.

L'étoile du *Girarrosto Toscano*, à deux pas d'ici, en haut de la via Veneto, contre le mur d'enceinte, est bien plus mystérieuse encore. Il s'agit d'un restaurant plutôt coûteux, mais pas du tout luxueux, loin de là, qui se distingue avant tout par l'abondance de tout ce qui paraît sur la table. Comme dirait mon père avec dégoût : « C'est *copieux*, comme disent les gens ». C'est copieux et ce n'est pas mauvais, mais ce n'a strictement rien de remarquable. On est submergé sous les hors-d'œuvre de toute espèce. La charcuterie est très honnête, mais les gâteaux d'omelette sont froids. Une étoile pour ça ? Les touristes affamés sont contents, mais où est la moindre recherche ?

Je suis suffisamment enthousiaste dans mon admiration respectueuse de beaucoup de choses italiennes pour pouvoir prétendre à l'objectivité, si j'écris que dans bien des domaines de la vie quotidienne, la civilisation a beaucoup moins pénétré les mœurs qu'en France. C'est patent pour tout ce qui touche à la table. Par exemple, même dans des restaurants de tout à fait bourgeoise catégorie, à peine est-on assis, on vous demande ce qu'on veut boire comme vin. Il ne s'agit le plus souvent, d'ailleurs, que de décider de la couleur, rouge ou blanc. L'idée que le choix puisse dépendre des plats qu'on va commander, quand plus tard on aura la carte, n'effleure personne. Demander une carte des vins c'est faire bien des chichis, quand déjà un menu écrit s'obtient presque par concession.

Le vin une fois arrêté, il faut décider de la *pasta*. Et ce n'est qu'après, quand elle sera là, que s'ouvriront, tandis qu'on mange, les discussions pour la suite. La corvée de commander, donc, au lieu qu'on s'en débarrasse à l'ouverture, comme en France, s'étale pendant tout le repas. Et l'on se rend compte en frémissant que les garçons français sont des modèles de style, comparés à ceux d'ici, qui souvent sont aimables, d'ailleurs, mais qui vous tapent sur l'épaule et vous interrompent quand vous parlez à vos amis (« *e per dopo, che facciamo ?* »), qui vous donnent des verres pleins à saisir au vol, pour l'apéritif, par exemple, et qui ne cessent de passer devant vous pour servir vos voisins.

Florence, pension Quisisana, 30 novembre 1985, 10 heures du matin.

Quel bonheur de retrouver une salle d'orgie ! Il n'y en a plus à Paris, il n'y en a jamais eu à Rome, mais à Florence il y a le bon vieux Crisco. C'est là tout un type de sexualité immédiate, facile et volontiers collective que pour ma part je trouve irremplaçable. Elle serait dangereuse ? Mais je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait pas prendre, dans ces endroits-là, les mêmes précautions qu'ailleurs. Ce qui me plaît avant tout, c'est une sorte de frottage généralisé, être serré parmi d'autres corps, n'avoir qu'à tendre le bras pour palper ou caresser des torsos, des épaules, des cuisses, des sexes. On peut porter la bouche à des pectoraux, des cous, des pommettes, n'embrasser qu'un ou deux rares élus qui vous élisent. Et si des rapports

plus intimes sont désirés, la chère capote pourrait bien être, ici comme ailleurs, du meilleur secours. Je me souviens d'un enthousiasmant enculage, dans l'une des merveilleuses salles d'ombre de Barcelone, en septembre : je ne m'en suis pas porté plus mal, apparemment.

Il y a aussi qu'on est plongé, au Crisco, parmi les images d'une sexualité qui répond complètement à mes désirs. Ce sont des films pornographiques sur des écrans de télévisions, des images projetées, des revues disponibles à feuilleter. Ici comme là, la moitié ou presque des garçons qui sont montrés m'excitent. C'était jadis la même chose aux États-Unis, c'est la même chose en Espagne, dans les boîtes de Madrid ou de Barcelone. Pourquoi la sexualité affichée en France m'est-elle étrangère, le plus souvent ? C'est flagrant quant aux revues, par exemple. Il y a ici certain *Maschio*, au contraire, dont presque toutes les images m'enchantent. *Babilonia*, *gay* mais pas à proprement parler érotique, offre aussi de page en page des représentations qui correspondent tout à fait à ma petite libido. Tandis que le cher *Gai Pied*, je dois le dire, sauf rares exceptions, la laisse bien tranquille. C'est bizarre ; d'autant plus que mon désir n'est latino-anglo-saxon (pour simplifier) que sur le papier et la pellicule. Les Français me plaisent tout à fait, Dieu sait. Mais pas ceux qu'on voit, choisis et photographiés par des Français, sur les couvertures et entre les pages des magazines français...